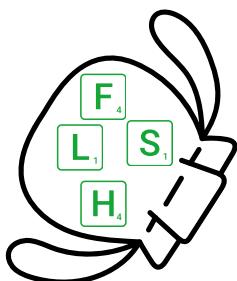


N°2

AVRIL 2025



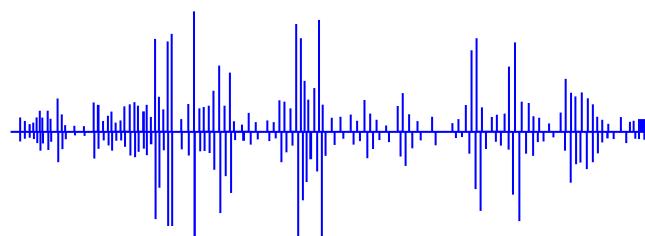
S₁ A₁ C₃

D₂ E₁

L₁ E₁ T₁ T₁ R₁ E₁ S₁



L'OREILLE



NELLY SANCHEZ ET BERTRAND ROUBY

SOMMAIRE

<i>Le mot de la rédaction</i>	3
<i>Récits</i>	4
Geoffrey Bacelar, « Il n'avait plus d'étrier ».....	5
Marie Jacob, « L'Oreille ».....	7
Eleanore Massar, « Peur du silence ».....	10
Martin Reymbaut, « Tic-Tac ».....	15
Akiona Chazalviel, « La sculpture de beurre tibétaine à bon entendeur ».....	18
Conrad Delage, « Echoes of silence ».....	23
Yasser El Aissaoui, « NESS-NESS ».....	28
<i>Poésie</i>	32
Evaristo Muendji, « La voix meurtrière ».....	33
Iuliia Kravchenko, « Don de la chanson ».....	34
Youna Wagner, « Je ne me souviens plus de ta voix ».....	35
Lou-Ann Guiton, « The Echoes of the Void ».....	36
<i>Atelier d'écriture M1 FABLI</i>	37
Cadavres exquis.....	38
Textes à contraintes (Vanya Nyssa, Rose Ferré, Tifène, Elsa Prevost, Krystal Madiot, Lucie Genaille, B. Rouby, 2 anonymes).....	40
<i>Comptes rendus de lecture</i>	49
Antoine Grivel : <i>Orbital</i> (Samantha Harvey).....	50
Cynthia Urbaniak : <i>Lorsque j'étais quelqu'un d'autre</i> (Stéphane Allix).....	52

LE MOT DE LA RÉDACTION

Si vous lisez ces mots, c'est que vous vous apprêtez à parcourir le n°2 de la revue Sac de lettres ! Le thème de ce nouvel opus est OREILLE, un substantif dont la polysémie a été admirablement exploitée. En regard des productions reçues, tant par la qualité que par le nombre, on peut dire, sans mauvais jeu de mots, que l'appel a été entendu !

En français, en anglais, du fantastique au poétique, ce nouveau numéro propose un large éventail de genres littéraires et de talents. Nous profitons d'ailleurs de cet édito pour remercier les autrices et auteurs qui ont bien voulu partager avec nous leur sensibilité et leur univers. C'est grâce à eux que cette revue est si riche et si variée. L'écriture, soit dit en passant, est un des meilleurs médiums pour être à l'écoute de soi et fixer les circonvolutions de ses idées.

Nous n'acheverons pas ce mot de la rédaction sans annoncer le thème du prochain numéro : FALSIFICATION. A bon entendeur, salut !

NELLY SANCHEZ

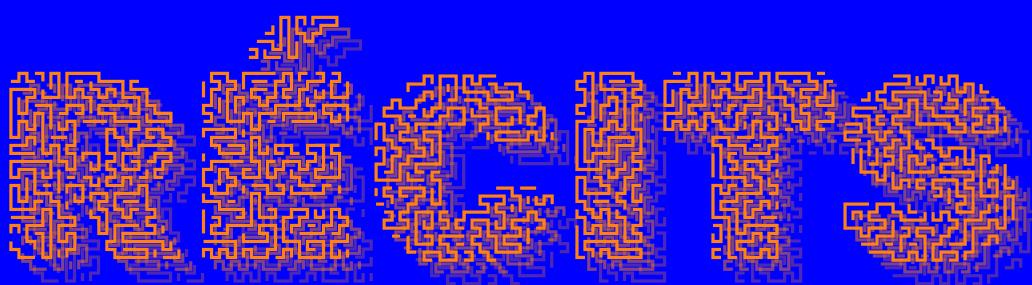
RÉCITS

RÉCITS

RÉCITS

RÉCITS

RÉCITS



RÉCITS

« IL N'AVAIT PLUS D'ÉTRIER »

GEOFFREY BACELAR

Une fête où l'on est forcé de se présenter n'est pas une fête.

C'est ce que se racontaient les invités entre eux.

Enrôlés de force vers le chapiteau, ils se tenaient devant le pavillon, attendant les injonctions du maître de cérémonie.

« Je n'ai pas envie de participer à cette fête, chuchota l'un d'eux. »

Auris ne l'avait pas entendu mais il pensait la même chose. On lui avait ordonné d'enfiler un costume trois pièces et sa cravate violette lui serrait le cou si fort qu'il peinait à respirer. La sueur coulait le long de son front, s'égouttant de chacune de ses tempes.

Le maître de cérémonie hurlait des injonctions. Auris ne comprenait rien. Sans doute la morphine qu'il avait prise le matin. Certains faisaient la sourde oreille. Ça parlait de manteau, d'écume et de métier. Ou peut-être de marteau, d'enclume et d'étrier.

Les invités durent se déplacer à l'intérieur du chapiteau d'un pas rythmé et traverser une sorte de conduit. Après une longue marche, passant de vestibule en vestibule, on leur assigna une place à l'immense table où, probablement, ils allaient déjeuner. Le maître de cérémonie désigna plusieurs plats d'un doigt mince et menaçant et demanda aux invités d'en choisir un. Il y avait plusieurs assiettes en porcelaine ornées d'arabesques dorées, facilement reconnaissables grâce aux lettres rouges peintes grossièrement sur les bords : il y avait l'assiette C, K ou D.

Auris hésita à prendre une assiette C mais après un coup d'œil sur le mélange improbable, du bacon accompagné de café moulu, il changea d'avis. Réticent, il attrapa une assiette D où il crut reconnaître du chocolat.

Le repas se fit dans le silence, sans oreilles indiscrettes.

Ils durent sortir de table précipitamment quand le maître de cérémonie hurla à nouveau. Sans doute la fête allait-elle commencer et le repas n'était-il qu'un petit apéritif. Ils repassèrent par un autre conduit pour atterrir sur une jolie plaine herbeuse où on avait creusé de nombreux sillons pour y planter des fleurs.

C'est beau, pensa Auris.

Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage car il fallait faire place : on allait allumer des feux d'artifice. En attendant, les invités jouaient aux osselets, assis à même le sol.

Enfin, le signal fut donné.

Quelqu'un lui dit de se pencher, que ça pourrait être dangereux mais Auris n'entendit pas, trop curieux de voir ces feux colorés.

Ils explosèrent par myriades sans un bruit, seulement des vibrations. Du rose, du bleu, du jaune. Du rouge... Quand il pensa que cela allait s'arrêter, d'autres jaillirent devant lui. La fumée était si belle : volutes colorées remplaçant la brume. On l'attrapa pour le faire asseoir.

Les invités s'activèrent à nouveau et ils passèrent dans des canaux semi-circulaires. Malgré l'appréhension du début, les invités plaisantaient et Auris suspectait que l'alcool y était pour quelque chose avant de remarquer qu'une bouteille passait dans les rangs. Ils buvaient à même le goulot. Quelqu'un avait ramené du champagne en cachette pour égayer la fête ! Auris n'en avait pas besoin, la morphine qu'il prenait régulièrement le rendait déjà très léger. Ils se firent des blagues et quelques-uns se mirent à ramper à force de rire. L'une des blagues était si excellente qu'ils continuèrent à ramper bien après que les rires furent terminés et Auris se retrouva donc la tête dans l'herbe, essayant de les imiter. Un perce-oreille circula sur son crâne rasé.

Maintenant il fallait danser. Je ne sais pas danser, pensa Auris, mais le maître de cérémonie après un discours inaudible (les feux d'artifice n'y étaient pour rien), avait galvanisé les invités et ces derniers s'élancèrent en criant, enivrés par l'alcool, courant plus qu'ils ne dansaient. Mais ça fonctionnait ! Auris les contempla en silence, gagnant du terrain, gesticulant dans tous les sens. Certains se roulaient en boule, de honte sûrement, mais dans l'ensemble ils avaient le rythme dans la peau, peut-être même l'oreille musicale pour déceler les différentes notes. Le spectacle était magique, même si plus tard, on lui apprendrait que le maître de cérémonie s'était foulé la cheville et qu'ils allaient en avoir un autre.

Après la danse, ce fut du sport. Cela plut beaucoup moins à Auris qui préférait regarder les autres invités s'amuser tout en avalant une nouvelle dose de morphine. Il fallait lancer des ballons le plus loin possible et courir dans le sens opposé. Les invités n'en croyaient pas leurs oreilles : le camp adverse, d'autres invités qu'ils n'avaient jamais vus, leur balançait également des ballons par-delà l'horizon. Le jeu se transforma en une sorte de ballon prisonnier mais les invités qui avaient été touchés n'avaient pas le droit de se relever.

Quelle joyeuse fête, pensa Auris.

La fête dura deux ans.

1916-1918.

Dans une tranchée de la première guerre mondiale, cette fête sans saveur. Ces feux d'artifice sans couleurs. Une danse de la mort aux sombres accords qui ne pardonnaient pas le moindre faux pas.

Quant à Auris, cela faisait trois jours qu'il n'avait plus d'oreilles. Des balles de fusil les lui avait arrachées.

Ses oreilles fantômes sifflèrent. Il vomit à son tour. La morphine absente de son corps lui révéla l'horreur de la fête. Des étoiles mortes jonchaient la plaine, la fumée des obus et les explosions de grenade emplissaient l'espace. Certains invités, devenus soldats, vomissaient leur ration C, K ou D, rampant dans la boue pour échapper aux tirs létaux. Malgré tout, sans oreilles, Auris n'entendrait jamais le chant des vaincus, leur râle d'agonie, ni le bruit des os qui se brisent et des membres qui se disloquent. Il n'entendrait pas non plus les injures et les ordres de son commandant comme il n'entendrait jamais plus la propagande lui farcir les oreilles. Sans oreilles, peut-être que la vie était plus belle. Mais seulement avec une dose conséquente de morphine.

« L'OREILLE »

MARIE JACOB

Marlène a l'oreille absolue, elle aime fumer et jouer du piano. Oliver, lui, travaille pour la reine, fume de temps en temps avec Marlène et a un complexe de supériorité. C'est grâce au petit frère d'Oliver, Charlie, qu'ils se sont rencontrés. Elle est la fille de la propriétaire qui aime jouer du piano et Charlie un locataire pénible qui écoute de la musique pour travailler. Ils se sont mis d'accord : Marlène peut venir prendre le thé et jouer du piano chez lui à condition qu'il soit plus respectueux envers ses voisins. Ainsi sont-ils devenus amis.

Oliver passe souvent le sermonner et un matin, alors qu'il vient prendre de ses nouvelles et lui proposer un emploi dans son équipe, Marlène lui apparaît pour la deuxième fois.

La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, c'était quelques mois auparavant, toujours grâce à Charlie. En effet, ce dernier avait été témoin d'un meurtre et Marlène était venue le chercher après avoir été alertée par les sirènes de police. Comme Oliver travaille au gouvernement, l'information lui était parvenue après seulement quelques appels, et il s'est retrouvé aussitôt sur la scène de crime. Quand leurs regards se croisèrent, Marlène ne put plus rien entendre d'autre que ses propres battements de cœur d'ordinaire parfaitement synchronisés, ici, se transformaient en cacophonie. Lui était tellement focalisé sur les sermons qu'il devait rendre à son frère que lorsqu'ils les prononça en la découvrant, elle, pour la première fois, il entendit sa voix presque trembler.

Pour revenir à leur deuxième rencontre, c'est le piano et la musique qui prirent la main.

Oliver n'a jamais vraiment été le bienvenu chez Charlie. A chaque fois qu'il passe il y a toujours un problème: un déménagement encombrant à l'étage, des voisins oppressants ou encore des travaux inconnus. Le monde lui donne à croire que son frère ne veut pas de lui. Alors, à chaque fois qu'il vient, il s'amuse à essayer de deviner quel événement pourrait arriver dans cet immeuble. C'est donc sans surprise qu'il découvre sur le perron de l'appartement de Charlie une jeune femme assise en train de taper du pied sur le sol et des doigts sur sa mallette noire qu'elle tient fermement dans son autre main. Oliver est tout de même étonné quand il se rend compte qu'il s'agit de la même personne qu'il avait vue sur la scène de crime et qui l'avait troublée. Il lui demande la raison de sa venue : elle attendait son frère pour lui jouer du piano. Surpris et intrigué, il lui avoue qu'il a un double des clés et qu'il aimeraient lui-même pouvoir l'entendre. Pourtant il est bien connu qu'Oliver déteste le piano.

Une fois rentrés chez Charlie, Marlène s'installe sans un mot sur la banquette de piano. Elle sort de sa mallette un nombre impressionnant de partitions, elle les effleure toutes du bout des doigts comme s'il s'agissait de perles de soie ou d'un trésor de cachemire. Après de longues secondes d'hésitation, elle en sélectionne finalement une, regarde Oliver et l'invite à la rejoindre sur la banquette ayant choisi un piano à quatre mains.

- Où avez-vous vu que je jouais du piano ? Demande-t-il

- Je ne l'ai pas vu, je l'ai entendu.

Elle ne lui laisse pas le temps de répondre, faisant simplement un signe de tête pour qu'il se place à côté d'elle.

Il s'exécute, examine la partition, la dépose sur le pupitre et ils commencent à jouer. Il n'avait pas fait de piano depuis ses 19 ans, toutefois, lorsque ses doigts se posent sur le clavier et que la première note résonne, c'est comme s'il n'avait jamais arrêté. Leur mélodie s'enchaîne avec une facilité surprenante, si surprenante qu'il en frémît. Alors qu'il fait de son mieux en mettant un effort conséquent sur chaque touche, chaque noire, chaque blanche pour ne pas rompre cet équilibre - celui de deux inconnus partageant cette harmonie. Marlène prend la parole sereinement.

- J'ai l'oreille absolue vous savez, murmure-t-elle en laissant échapper un semblant de rire.

- Oh vraiment ? Répond-il en essayant de ne pas perdre le rythme.

- Oui, c'est une aide bienvenue que j'essaye d'utiliser à bon escient. Grâce à cela j'ai découvert une nouvelle façon de percevoir la musique.

- Que voulez-vous dire par là ?

- Tous ces sons et toutes ces notes sont bien plus que le résultat d'un bruit orchestré. Pour la musique, elles sont voulues, désirées et admirées, mais ce n'est qu'une pâle représentation de la vie. J'aime à penser que chaque mélodie ne mérite aucune partition ou chef d'orchestre. Elles méritent plus, elles doivent être jouées et entendues avec le cœur, non avec l'esprit et le par-cœur. C'est comme cela que j'apprends à faire jouer mes élèves, avec leur propre conscience. Afin de les guider, je me suis aidée de mon talent : chaque note correspond pour moi à un sentiment, un ressenti ou une valeur.

Elle soupire, comme si elle attendait de pouvoir dire cela à quelqu'un depuis longtemps.

- Le do est vieux, c'est la première des notes, alors à chaque fois que je l'entend je pense à la nostalgie ou au souvenir. L'embarra, la timidité et la gaucherie, je les place sur le ré, tout petit et chétif. Mi représente tout ce qui tourne autour de la joie et de l'amour, ce n'est pas mon préféré mais je l'affectionne particulièrement. C'est dans fa que je me reconnaiss le plus avec la raison, la sagesse et la prudence. Sol et la ne s'aiment pas vu que l'un est colère quand l'autre est tranquillité ou rêverie. Mon préféré le voici, il s'agit de si ou la sensibilité, la tristesse et la douleur. Quant au dernier do, il est opposé à l'autre car lui est la jeunesse, l'innocence et la naïveté des enfants.

Alors qu'ils continuent à jouer, Oliver est perplexe face à la scène qui se déroule devant lui. L'exposition d'une façon nouvelle de voir les choses que lui seul peut entendre. Ce qui le fascine d'autant plus c'est de voir Marlène partager autant de connaissances et de savoir en même temps qu'elle joue à la perfection sa mélodie.

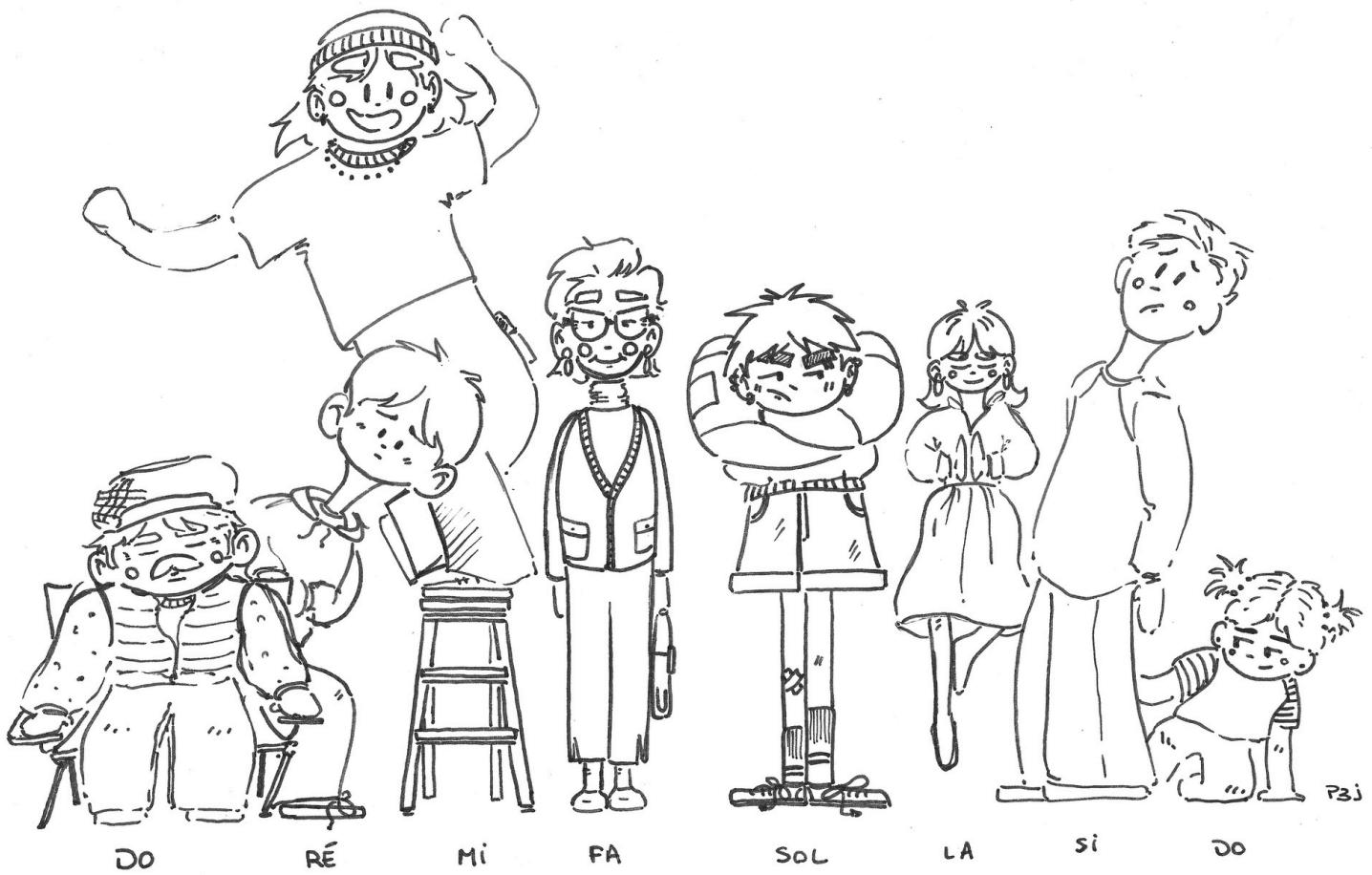
Il y a, à ce moment-là, deux mélodies distinctes dans le salon de Charlie. La voix calme et réfléchie de Marlène et les notes légères et fluides du piano. Elles étaient tellement en accord l'une avec l'autre qu'Oliver finit même par se demander s'il n'y avait pas qu'un seul son dans la pièce sans savoir lequel il préfère vu qu'ils sont tous les deux parfaits.

Il a l'impression qu'elle a réussi à transformer son oreille en quelques mots.

L'instant d'après, tout va très vite : Marlène souffle, un bruit se fait entendre dans la serrure, le piano se tut, Charlie arrive et dit quelques mots dont Oliver ne se souvient plus et la minute suivante, il est déjà dehors.

Les jours qui suivirent, Oliver eut comme un besoin soudain de prendre des nouvelles de son frère à la même heure, chaque jour, à chaque fois qu'il savait que Marlène devait se trouver avec lui. Il espérait secrètement que Charlie parle de lui en sa présence, pour ne pas qu'elle l'oublie. Il travaille pourtant pour la reine, dans un bureau confortable avec une équipe brillante, il a tout pour lui et pourrait tout avoir s'il le désirait. Malgré cela, il ne veut pas de tous ces biens matériels.

Il ne fait que penser au piano et à ses notes : quand il reconnaît quelqu'un pleurer, il pense au si, quand il hurle, il distingue le sol et quand il discerne ou prononce un son ou un bruit de quelque forme de joie, il entend Marlène et non le mi. Plus précisément, il entend ses soupirs quand il s'était trompé de croche, ses mouvements de cheveux quand elle se courbait sur le pupitre ou encore quand elle tapait des doigts sur sa précieuse mallette remplie de partitions qu'il rêvait secrètement de pouvoir lire bientôt et jouer avec elle.



« PEUR DU SILENCE »

ÉLÉANORE MASSAR

Aujourd’hui mes chers auditeurs, je vais vous narrer une histoire inédite, que vous n’avez pu entendre nulle part ailleurs. Contrairement à la majorité des contes ou des ballades que vous avez pu entendre, il ne s’agit point d’un récit de chevalerie ou de demoiselle en détresse. Le conte que je m’apprête à vous faire découvrir est avant tout l’histoire d’un cœur déchiré, d’une âme torturée. Mesdames et Messieurs, laissez-moi vous raconter l’histoire de la Princesse Azélîye, un nom fort oublié. Je voyageais dans la région quand j’ai entendu ce nom résonner dans le vent la première fois, comme une prière craintive. La lune ne s’était même pas encore levée lorsque mes pas m’avaient mené à une petite auberge pittoresque perdue au milieu de la campagne. Le village dans lequel elle était située avait un nom plutôt amusant qui sonnait en do, comme l’on pourrait dire *une flaque d’eau*. Déjà ce jour-là j’avais fait un long voyage, le corps ballotté par les intempéries, les bottes remplies de boue mais le cœur vaillant et léger. La mémoire me fait défaut sur certains détails, je ne saurais dire le nom exact ou la localisation de la ville, peut-être pourrais-je y retourner en suivant le chemin que mon inconscient a tracé de mon esprit ; cependant une chose reste, c’est tout ce qui concerne la Princesse Azélîye. Je ne savais pas exactement qui elle était, si ce n’est l’une des nombreuses filles du Roi. Laquelle, exactement ? Je n’en savais rien à cet instant, seulement que sa Majesté avait bénî la terre de cinq filles vigoureuses.

Une superstition étrange dans ce pays, c’est que le chiffre cinq semble être lié à l’infertilité, provenant d’une vieille légende qui hante toujours les locaux. Je ne m’y suis point intéressé, constatant seulement que l’on ne rassemblait jamais les choses par lot de cinq, toujours une unité au-dessus ou au-dessous, mais jamais cinq. Les familles nombreuses s’arrêtaient à quatre enfants, ou se précipitaient pour en faire un sixième si jamais le cinquième naissait, les récoltes étaient toujours groupées de façon paire... L’exemple le plus flagrant que j’ai pu voir est celui concernant les éleveurs et leurs bêtes. Au sein d’un même groupe, chaque animal formait un couple avec un autre, que ce soit des génisses, des moutons ou même des poules. Un mort ne posait pas de problème, mais si le nombre du troupeau retombait à cinq, un animal était abattu pour faire retomber le nombre à quatre. Quelle tradition barbare vous pourriez dire, que nos voisins soient si superstitieux pour un chiffre ! Je vous vois aussi vous questionner : pourquoi j’interromps mon récit pour me perdre dans de telles élucubrations inutiles ! Patience mes amis, patience.

Rentrant donc dans la taverne pour un repos ma foi bien mérité, je demandai immédiatement une chambre à l’aubergiste, un homme costaud et au visage enlaidi par les traces passées de la petite vérole. Quelle ne fut pas ma surprise quand il me donna sa cinquième chambre, apparemment la dernière disponible. Cette dernière affirmation me parut tout de suite suspecte, car quand j’eus saisi la clef ses mains étaient plus moites que de la mousse un jour de pluie. Sa poigne était fébrile, et il faillit laisser tomber la clef avant que je ne la récupère. Cependant, j’avais décidé à ce moment-là de ne point accorder

d'importance à cela, mettant sa nervosité sur le compte de cette superstition de comptoir. Alors que je m'allongeai sur le lit, je songeais peut-être prolonger mon séjour de quelques nuits, histoire de me faire quelques pièces. Je me rappelle m'être endormi paisiblement, mon luth en main, sur la certitude que je pouvais captiver ces bonnes gens avec les contes d'ailleurs.

Quelle ne fut pas ma désagréable surprise quand je me suis réveillé hors de mon lit. La première chose que j'avais senti avait été les douleurs dorsales, comme si j'avais passé la nuit sur des briques. Mes yeux s'étaient ouverts alors que je me redressais péniblement. Bien évidemment, je n'étais plus dans ma chambre, mais dans une cellule de prison froide et humide. Pour en dire le moins, la décoration était... particulière : de l'eau infestée de moisissure coulait le long des murs, des cadavres d'insectes totalement desséchés ainsi que des squelettes de rats parsemaient le sol de la cellule. Sur le coup je me trouvai bien bête de n'avoir rien vu venir, d'avoir été ainsi ravi dans mon sommeil comme une fragile jouvencelle sans défense. Enfin, de toutes les demoiselles en détresse du monde j'étais bien le plus pitoyable, seul jouvenceau à m'être fait enlever sans même lutter. Riez princesses et jouvencelles, riez de mon sort ! Moi, Melchior, maintenant jeté dans un cachot comme un malpropre, tout habillé et avec mon luth négligemment balancé dans un coin comme un vulgaire bout de bois. Qu'avais-je fait cette fois pour mériter un tel emprisonnement ? Rien, si ce n'est me coucher dans la cinquième chambre d'une auberge perdue au milieu de nulle part. Immédiatement après mon réveil, j'avais saisi mon luth et vérifié qu'il n'était pas cassé. Hormis quelques éraflures ça et là, il était intact. La cellule était petite, et j'avais une massive chaîne au pied. Malgré l'état de décrépitude de ma possible dernière demeure, la chaîne qui me reliait au mur semblait neuve et robuste, j'avais beau tirer dessus elle ne lâchait pas une plainte. Le reste de l'histoire, mes chers amis, est assez peu intéressante. En effet, comment puis-je relater de façon passionnante les longues heures qui se sont ensuivies ? Ces heures n'étaient que l'expression naturelle d'une longue et interminable attente. Envers quoi ? Je ne savais pas. Sur le coup je crus que seule une mort bête et lente m'attendait, mais au lieu de cela les premiers signes de mon destin commencèrent à se manifester quand le soleil mourut à l'horizon pour laisser place à la jeune nuit. Alors que les premières étoiles illuminaien faiblement le lieu par la meurtrièr, j'entendis des pas qui me semblaient à peine humains. Comment les décrire de façon fidèle ? Cela sonnait comme si une masse lourde se traînait péniblement, plus cette présence se rapprochait et plus je percevais des bruits nouveaux : le crissement des chaînes, une respiration lourde et laborieuse, puis finalement des plaintes sourdes. Je me souviens qu'à ce moment j'étais paralysé, ma colonne était secouée d'un frisson glacé alors que mes yeux étaient inévitablement attirés vers la porte de ma cellule. D'interminables secondes s'écoulèrent avant qu'un énorme coup fut porté à la porte, suffisamment puissant pour la faire sortir de ses gonds. La porte chuta lourdement vers l'avant alors qu'une figure était sortie de l'ombre...

C'était une demoiselle, une frêle et jeune dale. Oui, une dame avait causé tout ce vacarme. La première chose que je remarquai chez elle fut sa forme corporelle générale, la pauvresse était maigrelette comme la dernière des affamées. Son dos était voûté comme celui d'un bossu, elle tenait sur deux longs bâtons pâles lui servant miraculeusement de jambes. A ses chevilles – si maigres que même un cabot galeux n'aurait rien à y ronger – étaient accrochés des bracelets

noirs menant à deux gros boulets. Pour une raison que j'ignorais et que j'ignore encor, ces deux étaux métalliques épousaient parfaitement sa peau. Elle n'avait quasiment rien sur le dos, si ce n'est un pauvre haillon cendré qui ne tenait que par quelques fils robustes, le reste de ce qui semblait avoir été une belle robe n'était plus que des lambeaux. Le vert du tissu avait depuis bien longtemps terni sous le triple coup du temps, de la poussière et de la crasse. Dans la tentative de dissimuler sa nudité, elle avait couvert les trous béants de son vêtement d'origine par d'autres haillons dans un ensemble dysharmonieux. Ils n'étaient même pas assemblés, mais simplement enfilés les uns sur les autres, révélant ça et là une peau pâle mais toutefois d'une rare délicatesse. Sa pâleur sous la lumière de la lune rappelait de la vaisselle en porcelaine, à la fois fragile mais d'une élégance inégalée. Son visage était à peine visible derrière sa lourde crinière blonde, décolorée comme une plante ayant manqué de soleil pendant trop longtemps. Les cheveux étaient emmêlés comme des racines profondes, au point où je considérai que donner un coup de brosse dans tout ce désordre serait autant une épreuve du feu qu'une marque une épreuve du feu qu'une preuve d'altruisme. Je ne pouvais discerner son visage.

Alors que je la suivais du regard, elle respirait fortement en avançant vers moi, les boulets à ses pieds crissant contre la pierre. Elle avait tout l'air d'une sauvage, d'une possédée ! Vous connaissez votre fidèle ménestrel, j'ai dû faire preuve d'une témérité exemplaire ! Et bien ma mémoire ne me fait pas défaut, puisque je me rappelle clairement avoir reculé jusqu'à percuter le mur en poussant un cri apeuré. Elle s'était figée, puis m'avait regardée, comme si elle voyait un être humain pour la première fois. La suite est assez confuse pour dire vrai. Elle s'était approchée, doucement, d'abord à deux puis à quatre pattes. Les boulets continuaient de crisser horriblement, et cela ne semblait la déranger guère. Comme elle était assez proche de moi, je sentais son souffle dur et froid, aussi bruyant que celui d'un bœuf en fin de vie. Quelle horreur, avais-je pensé. Nos deux corps, tendus comme la corde des arcs, tremblaient aussi tels des feuilles. Que s'était-il passé pour que je finisse dans cet endroit maudit ? Pour que cette ombre humaine échoue ici ? Je me rappelle avoir bafouillé quelques mots, plus proches de syllabes sans queue ni tête, avant de lui demander son nom. Et, contre toute attente, elle me répondit : Azélîye. Un nom certes original mais charmant, porté seulement par une seule personne connue à ce moment-là : la cinquième fille du Roi. L'ironie du sort avait voulu que je me retrouve face à une princesse en détresse dans un cachot miteux, jeté là comme un condamné à mort. Malgré son physique repoussant, la voix de la Princesse était douce et même un peu mièvre. En tout cas, sa voix était la chose la plus agréable ici-bas. Je lui demanda ce qu'elle faisait ici, enchaînée telle une bête. Elle ne m'a pas répondu. Je lui ai demandé si elle allait bien. Je n'ai eu aucune réponse non plus. Sa Majesté Azélîye s'est juste assise à mes côtés et s'est mise à fredonner. Il s'agissait d'un chant connu du pays que j'avais eu l'occasion d'écouter quelques fois, j'attrapai alors mon luth pour l'accompagner d'une douce mélodie. Je jouais et elle chantait, aussi naturellement que cela nous paraissait à tous deux. Ce moment irréel avait servi grandement à tempérer ma peur, car après tout sa Majesté comme moi étions deux âmes en détresse, deux âmes prisonnières qui se tenaient compagnie. Je me souviens que durant tout mon séjour dans cette prison, je ne l'ai jamais entendue piper mot autre que son nom, le reste du temps elle fredonnait alors que je jouais du luth. Les oubliettes étaient devenues notre scène, notre théâtre, et s'il y avait des rats encore vivants dans cet endroit j'espérais qu'ils appréciaient ce concert incongru. J'ai joué pour tuer

l'angoisse, la peur, et étrangement j'y ai retrouvé ce pour quoi j'avais commencé la musique en premier lieu. Ni l'argent ni la gloire ne m'avaient poussé à quitter ma terre natale, mais la volonté de faire rire les gens, d'éclairer leurs esprits en ces temps troublés. Je sentais cette vocation se ranimer alors que je jouais du luth pour la Princesse, son cœur avait besoin d'être égayé, j'en étais persuadé.

J'ai joué jusqu'à ce que mes doigts soient douloureux, au point où je sentais à peine les cordes. Quand les dernières notes musicales moururent, le soleil se couchait à l'horizon, et j'étais épuisé. Terriblement épuisé. Mes doigts glissèrent des cordes de l'instrument, la seconde suivante j'étais déjà tombé dans l'abîme du sommeil.

Je fus réveillé par une voix murmurante, un soupir d'outre-tombe. J'avais ouvert les yeux, pour tomber nez-à-nez avec la Princesse, et ses yeux d'un vert pâle qui me scrutaient jusqu'aux tréfonds de mon âme. Elle murmurait des choses incompréhensibles, la douceur naturelle de son timbre ne m'empêchait pas d'être figé de stupeur. Elle touchait mon visage, marmonnant des prières paniquées. Quel comportement étrange, vous pouvez vous dire. Sa Majesté Azélîye avait arrêté immédiatement quand elle m'a vu éveillé, puis elle s'était contentée de se replier en boule contre moi, ses longs cheveux dissimulant son visage de poupée. Il m'avait fallu un instant pour me rendre compte qu'elle tremblait, de froid ou de peur je ne pouvais savoir. Quel climat de l'étrange, vous pourriez ainsi dire. Je me rappelais lui avoir demandé ce qui n'allait pas, elle ne m'a pas répondu. Elle continuait simplement de trembler, encore et toujours. Malaisé, j'eus le réflexe de lui tapoter la tête comme l'on fait à un enfant apeuré. Je n'ai jamais vraiment apprécié les enfants, ce sont souvent des êtres vulnérables et inutilement complexes. Leurs réactions sont imprévisibles, souvent disproportionnées. Les adolescents ne sont pas mieux, souvent possédés par le feu des émotions. Sa Majesté avait comme un mélange parfait des deux, entre la peur innocente relative à l'enfance et le trouble d'une âme plus vieille mais néanmoins immature. Même s'il était compliqué de faire une estimation exacte, elle semblait toutefois être déjà d'un certain âge, mais la façon dont elle cherchait du réconfort m'avait laissé penser que son âme n'avait jamais vraiment vieilli. Au vu de sa maigreur maladive et de son piteux état, elle était enfermée dans ce lieu depuis des lustres, et le hasard avait voulu qu'elle trouve en moi une compagnie.

Laissez-moi vous dire que les prochains jours furent particulièrement difficiles, et ce pour une raison simple : mon sommeil fut refusé, perturbé à de nombreuses reprises par les crises de la Princesse. Pour une raison que j'ignorais, chaque fois que je fermais les yeux cela l'angoissait profondément. Elle me réveillait sans cesse, toujours en me secouant brutalement au point que je crus quelques fois qu'elle m'avait bien déboîté l'épaule. Elle faisait tout pour me maintenir éveillé, en montrant une vivacité curieuse malgré son état, tout à base de jeux muets. J'en étais réduit à rester dans cette ère de divertissement toute la sainte journée et toute la nuit, entrecoupés de siestes minuscules ou de comas éveillés. En-dehors de cela, mon hôte étrange s'était appliquée à prendre grand soin de ma personne. Je n'avais perdu que peu de poids puisqu'elle s'était efforcée de me nourrir avec tout ce qu'elle avait trouvé. Je vais, volontairement, éviter de développer sur la nature de ma diète, je dirais simplement qu'elle fut

l'une des moins ragoûtantes que j'ai eu dans mon existence. À ce moment-là, nous avions un quotidien dans ce cachot humide et froid. Mais si mon esprit troublé avait trouvé une forme de réconfort dans cette série d'actions qui se répétaient entre les jeux, les chansons et les autres activités ça et là, mon corps avait ses limites. Je me sentais plus lent à mesure que l'épuisement rongeait mon enveloppe charnelle et mâchonnait les derniers morceaux de ma raison. Je ne chantais quasiment plus, ou faiblement, et jouer m'épuisait encore et toujours. Alors comment mon histoire a-t-elle pu se terminer ? Et bien aussi abruptement qu'elle a commencé. Au bout du dixième jour de mon emprisonnement, j'étais devenu si épuisé que j'arrivais à peine à bouger. J'avais la gorge desséchée, et ma chère hôte ne semblait pas le comprendre puisque son comportement était de plus en plus erratique. C'est quand le jour mourut une nouvelle fois à l'horizon, alors que les dernières étincelles de mon intelligence s'éteignaient une à une, ma vision était trouble et je voyais à peine. Je ne sais pas, j'ai entendu des cris suraigus, de vagues bruits de lutte, puis le néant total.

Je me suis réveillé dans un lit étranger, bandé de partout et le dos soutenu par de nombreux coussins. Je vois déjà le soleil qui décline à l'horizon, et je sais aussi que beaucoup d'entre vous ne peuvent malheureusement pas rester après le coucher du soleil, vos familles vous attendent. Je résumerai donc la fin de mon récit, mais aussi je souhaite rajouter quelques informations que je possède, acquises bien plus tard. En effet sachez, mes chers camarades, que ce que je vous raconte n'est que le début de ce conte. Je fus alité dans ce lit plusieurs jours, dans l'exacte même auberge où je m'étais endormi, dans la même chambre. L'on m'avait raconté que j'avais été trouvé dans les marécages environnants, le corps couvert de mystérieuses lacérations et même de quelques morsures comme si j'avais été attaqué par une bête enragée. Je n'eus aucune difficulté à deviner de qui il s'agissait, une seule se rapprochait plus d'une bête que d'un humain. Et malgré cela, je ressentais toujours une immense sympathie à son égard. Azélîye ne s'était montrée agressive à mon égard que dans ces moments de délire dont elle faisait preuve quand mon esprit tombait dans les abîmes de l'inconscience. Je n'ai pu en savoir un peu plus qu'environ sept jours plus tard quand je pus enfin sortir du lit et repartir sur les routes.

Azélîye était la cinquième fille du Roi Addo, et comme toutes choses ridicules dans ce pays, ce chiffre lui collait à la peau comme la peste poursuivrait un malade en fin de vie. De nombreux mythes courrent sur cette pauvre fille au point de prononcer son nom devient synonyme de malheur. Ma courte enquête ne m'a pas permis de savoir pourquoi elle a été enfermée, ou alors depuis combien de temps, mais sa propre famille avait été responsable de sa disgrâce. La seule chose incriminante que je pus trouver, c'est que sa Majesté avait développé tôt dans sa vie une peur maladive du silence. Son environnement était sans cesse envahi de sons qui pour beaucoup auraient été jugés bien pénibles, mais elle y trouvait un étrange réconfort. Encore aujourd'hui je retrace les marques qu'elle a laissées sur mes bras, qui peinent à cicatriser. Elle m'a marqué parce qu'elle avait peur de mon silence, le silence qui découlait de mon sommeil. De façon purement logique, un comportement si peu princier avait forcément des enracinements profonds. Cette fin n'est que le début.

« TIC-TAC »

MARTIN REYMBAUT

Tic-tac, tic-tac, tic-tac, tic-tac. Un soupir. Tic-tac, tic-tac, toujours. Matelas qui grince. Frottement des draps. Matelas qui grince de nouveau. Interrupteur pressé, bourdonnement léger d'une ampoule puis vieux plancher qui craque.

Bruits de pas, légers, lents. Un autre soupir. Tic-tac, tic-tac, tic-tac, encore, mais de plus en plus ténu. Le silence, juste quelques respirations. Frottement d'un livre contre une étagère, des pas de nouveau, puis des pages qui se tournent, doucement.

Une porte poussée, ses gonds pas bien huilés. Encore quelques pas puis le raclement d'une chaise contre le sol. Bruit sourd. Les pages se tournent toujours. Après quelques instants, des tapotements d'ongle sur une table, réguliers, presque musicaux. Attente. Pas de changement pendant quelques heures, juste quelques bruits de moteur épars, dans la distance et, si on tend l'oreille, couinements de souris à l'intérieur des murs, étouffés.

Des bruits de pas, de nouveau, mais plus lourds cette fois. Le plancher grince, la porte aussi. Un bâillement. Un bonjour. Bruits de vaisselle, mise en route d'une machine à café, chaise tirée, puis silence de nouveau. Juste rythmé par les tapotements d'ongle, le frottement des pages et, par moments, par une ou deux gorgées de café suivies d'un petit bruit mat de porcelaine qui s'entrechoque. Chaise qui racle de nouveau, quelques bruits de pas, lourds, puis ouverture et fermeture de porte. Pas d'au revoir. Un bruit de manteau de l'autre côté du mur, puis de clef dans une serrure. Calme, de nouveau.

De plus en plus de bruits de moteurs et de crissements de pneus. Des gazouillis d'oiseaux aussi, de plus en plus variés. Un peu de temps. Puis un bip-bip, désagréable, suivi de jurons étouffés puis, finalement, de quelques pas lourds. Plancher qui grince, porte aussi. Des grommellements, suivis d'un long bâillement.

- Longue journée qui s'annonce ?

- M'en parle pas.

Chaise tirée, violemment, long soupir, puis un grand crac, un bruit de chute, probablement amorti par un postérieur. Un juron d'un côté, des éclats de rire de l'autre.

- Décidément ... C'est pas ton jour ...

Les rires continuent un moment avant de s'essouffler progressivement.

- Aide-moi, je me suis fait mal au coccyx.

- Oh mince ... J'espère qu'il est pas cassé ...

- Il en a vu d'autres. Aide-moi.

Quelques bruits de pas, une pause, puis un soupir, suivi par un grognement, une nouvelle chaise tirée, et cette fois aucun crac.

- Tu veux bien me préparer un thé ?

- Dis-moi, t'es pas déjà assez énervée comme ça ?

- Gnagnagna, fais-moi un thé.

- Mot magique ?
- Sinon j'te renie.
- D'accord ... D'accord ... Toi alors le matin ...

Grognement en réponse, robinet qui coule, court silence puis tic-tac d'un minuteur, bientôt suivi par le siflement aigu d'une bouilloire, entrecoupé de bruits de porcelaine.

- Du sucre ? Encore un grognement.
- C'est censé être une réponse ?
- Un oui, mets la dose.
- Je croyais que les vieux aimait ça bien amer.
- T'as fini oui ? Enfonce pas le couteau dans la plaie espèce d'ingrate.
- Moi aussi je t'aime maman !
- T'es adoptée.
- Ha. Ha. Tiens, tasse de droite.

Raclement de chaise de nouveau, cuillère contre porcelaine puis quelques gorgées régulièrement espacées.

Bruits de papier qui reprennent puis soupir.

- Bon, je m'habille et j'y vais.
- Tu risques d'avoir besoin d'un coup de brosse aussi.
- Mal-élevée.
- Je tiens ça de ma mère.
- Va te rhabiller.
- Je t'avais bien dit que le thé c'était une mauvaise idée.
- Sans lui je tiens pas jusqu'à midi.
- Tu serais pas un peu droguée ?
- Et fatiguée. Va chercher la brosse.
- Tout pour ma maman préférée.

Suite à tout ça, plus de paroles. Chaises tirées, bruits de pas, portes qui grincent, plusieurs fois et, quelque temps plus tard, claquements de talons.

- Bon j'y vais, tu manges toute seule ce midi. Je te laisse les clefs.
- Pour changer.
- C'est ça, bonne journée.

Bruit de serrure puis porte qui claque, talons qui s'éloignent progressivement jusqu'à devenir inaudibles. Silence, puis quelques pas légers, de retour à leur lecture.

Tic-tac. Tic-tac. Froissement de pages. Tic-tac. Tic-tac. Balancier régulier, apaisant, presque soporifique. Bâillements d'ailleurs. Répétés. De fatigue ? D'ennui ? Probablement d'ennui.

Bruit mat, soupir. Des pas, légers, rapides, qui se succèdent, s'éloignent et se rapprochent sans arrêt. Soupir. Pas de nouveau. Pause. Reprise, mais changement de rythme, moins machinaux, plus décidés.

Grincement de porte, puis de parquet. Placard qui s'ouvre, puis bruits d'étoffes. Pause. Bâillement. Poignée poussée puis couinement de gond. Dès lors, silence dans l'appartement. Dans la cage d'escalier en revanche, échos réguliers de marches descendues prudemment, qui laissent place à quelques bruits sourds à chaque étage avant de reprendre. Finalement, ils s'arrêtent pour ne plus reprendre. Pas étouffés par un tapis, pause.

- Vous sortez ?
- Oui.

- Attendez, je vais vous ouvrir.

Pause de nouveau puis gonds qui grincent, marmonnement puis clé dans une serrure, gonds silencieux cette fois.

- Merci.

- Avec plaisir, bonne fin de matinée !

- Merci, à vous aussi.

Petit rire, reprise des pas, bruit mat et régulier. Bruissement de clé qui s'éloigne, vite remplacés. Cissons de pneus. Claquements de talons. Brouhaha de conversations. Abolements de chiens. Pas à différentes cadences. Pleurs d'enfants. Rires gras. Cisement de graviers. Eau qui coule dans une gouttière. Klaxons. Vent. Cissons de pneus, claquements de talons, brouhaha de conversations, abolements de chiens, pas à différentes cadences, pleurs d'enfants, rires gras, cisement de graviers, eau qui coule dans une gouttière, klaxons, vent.

Puis tout se tait. À la place, un grondement, sourd, désagréable, douloureux, insupportable. Puis un sifflement, à peine audible dans ce vacarme, et soudain, une déflagration. Tremblement, puis cris, puis pleurs, puis mugissements d'alarme, puis d'autres grondements. Des dizaines. D'autres explosions, rythmées. Comme un tambour de guerre. Battements de coeurs, rapides, de plus en plus rapides. Palpitations de tempes, souffle rauque, respirations difficiles, pas de course, irrégulier. Puis pied qui butte, chute, craquements glaçants, hurlement de douleur, sanglots étouffés.

Verre qui casse, métal qui plie, craquements de briques, proches, de plus en plus proches, bien trop proches. Ils se multiplient. Crac. Crac. Crac final. Dernière respiration. Silence. Silence.

Silence.

« LA SCULPTURE DE BEURRE TIBÉTAINE À BON ENTENDEUR »

AKIONA CHAZALVIEL

Pour Oriane, Claire, Marie, Maëlle... à mes amies avec un E et un S.

Cela fait aujourd'hui dix ans que Pema travaille comme sculptrice de beurre. Il lui semble que ça fait en réalité plus d'une éternité, mais ça n'a aucune importance. Aujourd'hui, c'est le quinzième et dernier jour de célébration du Nouvel An. La veille, les habitants ont rempli leurs bols de farine d'orge avant d'aller se coucher et dès le lever du soleil, ils viendront les placer en offrande aux pieds des sculptures que Pema fabrique, en symbole de bonne fortune.

Il est encore très tôt ce matin là. Trois ou trois heures et demi peut-être, moment de la journée où Pema a encore trop mal à la tête de son réveil pour distinguer les deux horaires par simple instinct. Il n'y a pas d'horloge au temple. Presque tout l'ouvrage a survécu.

La fabrication des sculptures en beurre est complexe ; le beurre étant une matière sensible à la chaleur, il est travaillé à mains moites et fraîches régulièrement réhumidifiées, puis il est conservé dans les caves de la pagode avant d'être exposé, rendant la saison hivernale propice à son art. Pour le rendre plus souple, le beurre est préalablement trempé dans des bassines d'eau froide consciencieusement tempérées pendant plusieurs semaines. Avant de commencer à sculpter, les moines doivent se laver et prendre part à un rituel privé. Puis après avoir défini le thème annuel, ils se répartissent les ouvrages, calculent les quantités de matière requises et font vœu de patience.

Toutes les pétales de beurre que Pema a travaillées sont redevenues solides. Les reliefs et bas-reliefs ont tenu et la peinture colorée à base de minéraux ne s'est pas effritée. Chacune des pétales mesure un peu plus d'un mètre. La sculpture pèse une tonne et demie, l'équivalent d'une petite voiture citadine. L'ambition, qui n'est accomplie que dans la mesure où tout le beurre transformé a réussi à redevenir net, aura requis les quinze jours de festivités, où, s'appliquant à limiter la durée de ses siestes de trois heures, Pema s'est régulièrement rendu dans les sous-sols dont la température ambiante nécessaire à la sculpture est d'environ 0°C. A chaque réveil - qui divise les journées en quatre sessions de travail qui durent trois heures chacune avant d'entamer une nouvelle sieste, elle vérifie en premier lieu si le processus de solidification de sa fleur géante s'est passée sans dommage depuis son endort. Ce matin marquera la dernière angoisse de l'artiste. Pema patauge dans une flaue jaune et crémeuse : la carpelle de sa fleur s'est liquéfiée.

Un maître arrive à transformer le beurre en toutes sortes de formes, divinités, personnages, animaux, paysages, fleurs. Quand il s'y engage, il promet de le faire avec une discipline intransigeante endurée pour le bien de l'ouvrage, et ce jusqu'à la dernière minute, faisant que, si une sculpture est incomplète, et même si toute la corolle de la fleur a résisté et qu'il ne manque que son centre, il va de soi qu'il ne la présentera pas. Le travail de Pema est terminé. Elle peut commencer à déplacer les créations des autres dans la grande salle

arrière des récitations, passer le balais sur les balcons. Il reste encore du temps avant l'arrivée des premiers visiteurs à l'aube.

Marilou ouvre les yeux.

- Il est quelle heure ?
- Bientôt dix-sept heures.

Elle souffle. Ils sont partis de l'hôtel juste après le goûter et la petite voiture citadine est toujours en train d'escalader l'Everest. Sa nuque la fait souffrir à force de rester courbée dans son fauteuil. Elle change de position, baille et s'étire avant de se laisser retomber dans le cuir vienna.

Après quelques secondes lors desquelles le sommeil de Marilou s'évapore dans ses battements de paupières, elle décide d'ouvrir le pare-soleil en face d'elle.

- Enh, c'est une catastrophe.
- Hein ?

David est concentré sur la route.

- Mon maquillage.

Le teint est bien rosé, les lèvres brillantes, mais les yeux ne vont pas. Elle sort de son minuscule sac à main une minuscule trousse qui en occupe les trois-quarts. Elle en sort cette fois un coton-tige bizuté et se penche pour faire face au miroir, maniant son outil de ouate entre deux sursauts de sentier sinueux.

- C'est pas possible cette route cabossée !
- On est bientôt arrivés, regarde, on voit l'toit du temple.
- Quoi déjà ? Mais j'descends pas avec cette tête là, moi !

Marilou s'empresse d'estomper le maquillage qui bave en exécutant des mouvements nets, les yeux grands ouverts malgré le soleil qui cogne sa rétine et les bonds de l'auto qui menacent de lui crever un œil. Même si elle accepte d'endurer la tâche, elle a besoin de s'en plaindre à son voisin.

- Le problème quand on est une femme et qu'on commence à s'maquiller, c'est qu'on doit l'faire tous les jours après. Parce que si on débarque sans, après les gens nous disent qu'on a l'air malade, dépressif ou quoi.

- Feur.
- T'es vraiment con !

Marilou pensait pourtant dire quelque chose d'important, et le fait que cet homme au physique impeccable et ce sans le moindre effort ne la prenne pas au sérieux la fait voir tout en rouge. Il ne doit pas pouvoir comprendre. Mais David se reprend. Il connaît les femmes pour qui il travaille et sait bien que leur apparence les préoccupe. Il se veut rassurant.

- Mais tu t'en fiches, tu connais personne ici.
- Oui, mais, j'ai l'air d'un zombi !

David ne fera pas d'autres commentaires. Marilou, elle, n'a pas quitté des yeux le pare-soleil depuis deux minutes et elle se sent affreusement laide. Horrible. Elle ne peut pas sortir comme ça, déjà que sa doudoune la boudine. Soudain, elle est expédiée en avant et mord son reflet.

La voiture a freiné sec pour laisser passer une grosse vache avec des guidons à la place des cornes qui n'a pas l'air de s'être lavée de sa vie.

- C'est quoi ??
- Un yak.

Cette fois, c'est David qui a honte d'avoir calé devant la jeune fille, d'autant plus que Marilou

s'est cognée. Il devrait s'excuser mais... Il lui jette un coup d'œil : elle ne pense pas du tout à lui. Elle sourit maintenant.

- Enh, j'adore...
- Et bien, les statues que tu vas voir tout à l'heure, elles sont fabriquées avec du beurre de yak.

- Comment ça ?

- Et bien, les nomades d'ici traient les femmes des yaks, et avec le lait fermenté qu'elles donnent - et dont on garde la crème épaisse, on fait du beurre. Et ensuite, y a des moines qui en récupèrent une grosse partie, et qui font les sculptures super colorées que t'as vu sur Internet avec. Ça sert aussi à faire du thé plus calorique je crois... Mon pote alpiniste me l'a dit.

Après avoir attaché ses cheveux en arrière et consulté une dernière fois le miroir, Marilou se jette hors de l'auto alors que le chauffeur redémarre.

te hors de l'auto alors que le chauffeur redémarre.

- Mais qu'est-ce que tu fais ??

- J'ves marcher jusqu'en haut et aller directement au temple, t'auras qu'à m'rejoindre quand t'auras trouvé une place.

- Mais tu vas être épuisée ? Nan, j'suis en pleine forme et puis j'en ai marre de rouler à vingt de toute façon. On s'voit en haut !

- Hey ! Attends, oublies pas tes bols.

Et elle récupère dans le coffre les récipients de farine d'orge qu'on dépose aux pieds des fameuses sculptures en beurre de yak, s'en va escalader le Fuji en suivant les drapeaux multicolores.

Sans savoir combien de temps s'est écoulé depuis sa séparation avec David car son portable est perdu au fond d'une de ses poches, Marilou devine par la chute de température que la nuit ne va pas tarder à tomber quand le dernier étranger auquel elle essaye de demander la direction de l'entrée du site tente en retour de lui expliquer que le Kilimandjaro est un volcan qui se trouve sur un autre continent, à plus de huit mille kilomètres à vol d'oiseau d'ici, qui n'a donc rien à voir avec ces terres saintes. « Peu importe le nom de la montagne où nous sommes », répondrait Marilou si elle comprenait le portugais, ou népalais, « je cherche un homme en combinaison de ski - comme il y en a beaucoup ici certes mais avec plus de classe et de dextérité que les autres, et un distributeur de soda. » Plus que jamais, son chaperon et les canettes de Fuztea lui manquent.

En fait, Marilou avait bien trouvé le temple depuis le temps : difficile de manquer la pagode monumentale qui surplombe le promontoire rocheux sur lequel elle avait débouché. Seulement, son exploration des terrasses l'avait tellement emballée qu'elle avait fini par se perdre. Elle s'était après tout sentie dans son élément, cet endroit ayant tout d'un parc d'attraction.

D'abord, elle s'en souviens nettement, elle été passée sous un grand portique richement décoré à l'entrée de la cour, qui était surmonté de deux têtes de cerfs dorés, de clochettes et de frises peintes en vert, bleu et jaune. Des petites filles asiatiques aux tresses serrées distribuaient là des sortes d'enveloppes nouées de cordelettes aussi rouges que leurs joues, à l'occasion du Nouvel An sans doute, mais Marilou ne s'en sentait vraiment pas légitime. Plus loin, près d'une bâisse annexe à la salle principale, elle avait aperçu des autochtones qui battaient avec leurs mains des rangées entières de roues en cuivre accrochées à des cloisons de

bois, s'amusant à les faire tourner dans le sens horaire, en courant parfois. Puis elle s'était laissée entraîner jusqu'à l'entrée de la pagode par un banc de touristes qui faisait pression derrière elle, et à peine avait-elle découvert les fresques des lions des neiges, paysages exotiques et divinités festoyantes, que des bonshommes en robes oranges, aux crânes rasés et aux grandes oreilles - les moines évidemment, s'étaient mis à lui causer tout sourire, avant de pousser la chansonnette en essayant de l'inviter à pénétrer le rez-de-chaussée. Elle avait beaucoup rit et rougit, avant de finir par s'enfuir lâchement. Ces gens-là avaient trop de joie pour elle, elle ne pensait pas pouvoir le supporter.

Échappée de tous les regards, la française trouve de longues marches en bois débouchant sur une pièce ouverte du temple, elle ne sait laquelle mais elle s'y isse, s'avachit sur une colonne brisée à hauteur de ses fesses, reposant ses hanches et se cambrant en déposant au sol les bols qu'elle transporte encore. Quand elle relève la tête, elle sait qu'elle est définitivement égarée. Mais elle a trouvé ce qu'elle était venue voir.

Pema l'aperçoit la première. La baie orientée plein ouest de la salle des sutras forme un puits de lumière fabuleux au coucher du soleil qui entre dans la pagode et altère d'un fard doré les courbes poreuses des sculptures aux couleurs intenses.

Marilou est absorbée dans la contemplation d'un genévrier fourni au feuillage bleu-vert et aux bras noueux, installé sur le palier. Ce genévrier n'est pas si mal, il est même très mignon, malgré son asymétrie. Marilou cherche le sentiment de gratitude que doit lui procurer ce spectacle. C'est un superbe hasard d'avoir découvert cet endroit, qu'il lui soit accessible et qu'elle puisse le privatiser à une heure où la lumière s'arrange pour sublimer toute l'exposition, et honnêtement ça fonctionne, tout est très beau, mais pour quelques raisons obscures, elle ne parvient pas à se sentir chanceuse. Elle pense à autre chose. Elle est triste et fatiguée. Insensiblement, elle fait quelques pas et tourne la tête.

L'artifice alimenté par le silence de la nature foisonnante et fantastique meurt. Au centre de la pièce, à quelques pas seulement, une fleur de lotus géante et sans carpelle est exposée. Et immobile en elle, remplaçant son cœur et enduite d'une couche de crème presque devenue solide, une femme en beurre qui paraît nue en dessous. Quand elle se met soudain à bouger, regonflant sa poitrine d'air, c'est l'éveil.

L'esprit de Marilou se vide d'abord totalement, formant un grand espace aéré. Pema qui lui fait face est droite, le front est brûlant, la gorge nouée et le cœur bat vite et elle a un nœud à l'estomac, elle sent le beurre puant qui se liquéfie déjà entre ses jambes nues et ses pieds qui eux gèlent sur le sol. Ses chakras sont en trans. Les pétales qu'elle a construites et mêlées à la sueur de son front l'entourent sans la cacher.

Pema a vingt ans, elle a honte de son corps, elle a commencé à en avoir honte à l'âge où elle ne sculptait pas encore. Sculpter l'aide à penser à autre chose, à rendre beau ce qui est laid et mou. Si elle ne se déconcentre pas, elle n'existe plus qu'à travers son travail. Son père l'a souvent comparée aux déesses du temple qu'il modelait, parce qu'elles étaient largement plus grandes et fines qu'elle. On lui a toujours dit que son poids n'était pas normal, et d'autres choses qu'elle a pris l'habitude d'entendre et qui sont méchantes. Elle ne sait pas parler de ce qu'elle ressent vis-à-vis d'elle-même. On ne lui a pas appris à le faire, et elle n'apprendra jamais.

L'autre fille a un drôle de rire et la moniale pense d'abord que c'est à cause du dégoût pour son ventre rond et pour sa performance ; mais ce qui la choque en fait, c'est que Pema a les mêmes grandes oreilles que ces hommes moines qu'elle a vus plus tôt, mais qu'elle se sent à l'aise avec elle. Le reste de son corps ne la surprend pas. Marilou ne peut rien lui dire mais

reste à l'observer, elle veut plus que tout la soutenir dans sa nudité, et même si elle n'a pas tous les éléments, elle croit comprendre. Elle se sent aussi moins seule et bête. Pema finit par éclater à son tour, l'euroéenne qui la reluque ressemble à un paresseux avec la peinture qui coule de ses yeux. Elles ne parlent pas mais leurs pleurs les mélangent.

**Selon l'art bouddhique, les oreilles pendantes du Bouddha représenté lui permettent d'entendre la souffrance des êtres soumis au cycle douloureux de la vie.*

« ECHOES OF SILENCE »

CONRAD DELAGE

At first, it was nothing but a hum, a murmur he could barely perceive, like a distant annoyance coming from your good old refrigerator or the persistent ticking of your grandmother's clock. Simon could even barely notice it and assumed that, as all noises always do, it would fade away.

But it didn't.

It kept following him through the streets, spilling beneath the hullabaloo of pedestrians, dripping within the rustling of leaves, leaking against his skull in moments of silence. It was not a sound that he heard but instead a sound he carried. It was present, constant and inevitable.

He tried to drown the sound in the city's chaos, but no amount of voices, horns or sirens could help. The sound was drowning him instead. The noisier the world, the noisier the answers, squirting throughout the spaces of his mind that still remained hollow.

Simon began to wonder whether or not the problem was really the outside world.

Several days had passed, and the noise made his life a real nightmare; nightmares of which he was bereft since he couldn't sleep a wink. He had to quit his job in his barbershop too, for it only takes a second for an accident to happen.

Besides, he quickly learned to execrate mirrors. He couldn't stand those glass gates of gloom. Everytime he encountered one, the sound would happen to metamorphose into some kind of secluded screech attracting him. However, he was stronger than that, he would not fall for it, all he had to do was to avoid any mirrors.

Simon spent his days with his television blaring at full volume, or drowning himself in white noise, glued to his washing machine, seeking solace in the clanking he used to despise, which was utterly useless.

So, Simon decided to kick it up a notch, he got out of his place and headed to the closest theatre, to watch the loudest movie he could find—no use. He went to a rock concert, reached for the speakers—no use. Even spent the day at the airport—no use.

Despite being utterly useless, his trip to the airport left him with one unforgettable event. As he made his way back, a deep rumbling in his stomach reminded him that all this

agitation had made him forget to eat. He stopped at an airport restaurant—some French place with a name he didn't bother to read, *L'Oreille en Sauce* or something like that, without even glancing at the *menu du jour*. At that moment, he was so hungry he could eat a horse—snails would be nothing.

Then, suddenly, something incredible happened. The noise, his tormentor, was gone.

For the first time in ages, the world wasn't drowning him. Instead, he heard the soft clinking of cutlery, the distant murmur of conversation, the rhythmic chewing. Chewing. Over and over. The wet, sticky, nauseating sound of mouths grinding food into pulp. Chew. Chew. Chew. Simon hadn't felt such relief in a long time. He allowed himself a spark of happiness. And then, out of sheer curiosity, he glanced at the plates around him.

His heart stopped. No. No, it was impossible.

His stomach lurched as revulsion took hold of him. Were they all eating...?

His own plate arrived.

His hand shot to his mouth, barely suppressing the urge to vomit. His vision blurred; his head swam. Ears. The plates were piled with ears. Torn, raw, bleeding ears.

Simon bolted upright. The room shook. His legs buckled. He stumbled, crashing into a chalkboard.

His gaze flicked up.

"Oyster mushrooms with tomato sauce."

He turned back. The plates were still there. No ears. No blood. Just food. As ordinary as it ever was. The worst part? He knew what he had seen. He could've sworn it on his own ears. He rushed back to the front of the restaurant, for he could remember its name being related to this organ, but to his dismay, the name was different, he could read *Morilles en Sauce*, what he believed to be the French for ear was only an indication of the place's specialty.

And then—

The noise returned. *He*—no, it had never really left.

Enough was enough. It had been weeks since he had last left his home. He had lost everything. He could FEEL the sound becoming a part of him, like a parasite crawling from one ear to the other, trampling his brain, gnawing on his sanity.

WHERE WAS HE? He asked himself—or maybe he had said it aloud.

He lunged for his toolbox, yanking out a hammer with shaking hands. He swung it wildly at

the television, shattering the screen into a million glimmering shards. The sound of the impact barely registered. He turned to his speakers, his radio, anything that could—or even that he suspected could—produce the slightest noise.

Smash. Smash. Smash.

It didn't matter. It was useless. *He was still* there. Simon's breath came in ragged gasps. His wild eyes darted to the walls, then to his hands—his unclipped nails—and suddenly, something in him snapped.

With the savage hunger of a ravenous beast, he tore at the wallpaper, his fingers clawing and raking with manic fury. Strips of paper curled and fell around him like dead skin. He shredded and peeled with the precision of a predator dismantling its prey—but he didn't realize that he was the one being devoured. He stopped. His head was pounding. His forehead was wet. He could feel the viscous droplets trickling down his skin. The warmth was almost soothing. The watery sensation, however, was unpleasant, so he wiped it away with the back of his hand.

His stomach dropped. His hand was covered in red.

Not sweat. Blood.

His breathing itched. He lifted his other hand—it was soaked in the same deep, sanguine red. He stumbled back, his heel crunching on glass. The sound made him jump. His foot landed on the broken remains of his television. His eyes darted to a jagged shard, large enough to see his reflection.

No cuts. No wounds. No blood.

His face was untouched, though the darkness of the shard made it difficult to make out his expression. He scanned his hands again, expecting to see the blood still dripping, still there.

It was gone. His hands were clean.

But he knew what he had seen. His fingers clenched around the shard. He looked at it again. And in that moment, two things became crystal clear:

First, something that happened at the barbershop. Second—the truth behind the noise. He finally knew what he had to do.

What happens when someone whose job is to transform others starts losing themselves?

Simon rushed to his bathroom and turned the lights on. There he was—his enemy—standing and mimicking his every move. Simon locked eyes with himself, but the screeching, the same sound from the shop, had become unbearable. It clawed at his brain, a shrill, mocking wail burrowing into his skull.

He flinched. He was losing the battle against himself.

Then, he grabbed it—his cut-throat razor. The blade trembled in his grip, his knuckles white with pressure. His breathing itched. His stomach churned. But the noise only grew louder. It was inside him, around him, devouring him.

He pressed the blade against his skin. The cold steel kissed his flesh like a cruel lover, preparing to give him the kiss he had waited for so long, even if it meant risking his relationship with the world. Then, with a sharp inhale—he sliced.

A wet, sticky “schlck” filled the room.

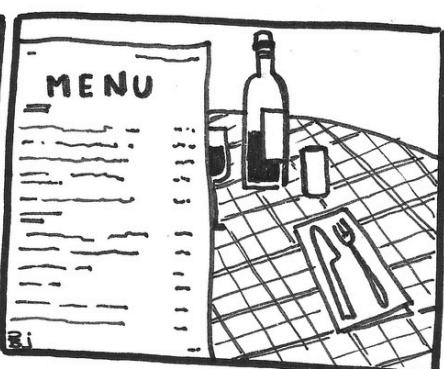
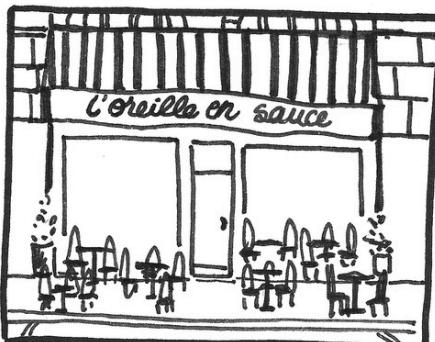
Flesh parted like overripe fruit, wet and yielding, exposing raw, twitching nerves beneath. White-hot agony shot through his head as the razor sawed through cartilage, nerves screaming louder than the whisper ever had. Blood spurted in thick, pulsing arcs, warm rivulets cascading down his neck, soaking his collar. He barely registered the dull, fleshy *thud* as his ear hit the floor.

His vision blurred. His world swayed. But the noise—the noise was still there.

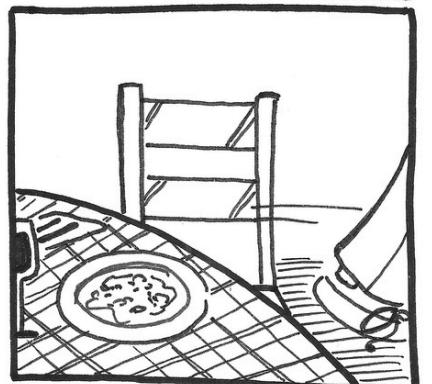
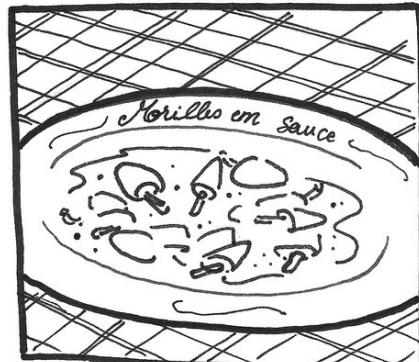
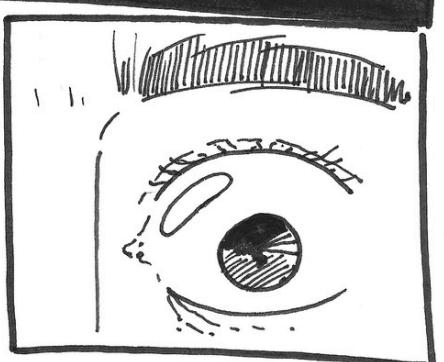
Gritting his teeth, he did it again. The second ear tore away with a sickening *rip*, strands of sinew clinging like a desperate plea for mercy. His breath came in ragged gasps, chest heaving as the pain threatened to swallow him whole. The blood loss dragged him toward eternal darkness, his limbs trembling, his vision now making a fool of him.

He reached up, trembling, expecting silence. But the noise was still there. It had never been in his ears at all. His reflection smiled—whole, untouched.

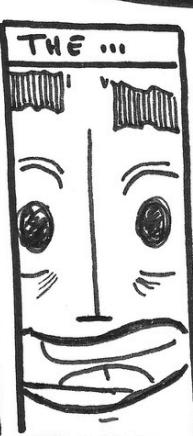
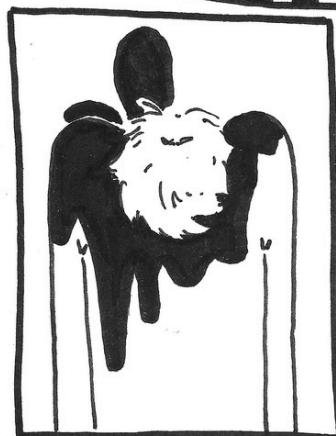
The whisper had won.



S I L E N C E



Morilles en sauce



« NESS-NESS »

YASSER EL-AISSAOUI

The sun scorched the ground they walked on. The wind was as dry as the desert's sand, wicking the moisture from their bodies, leaving them parched. They couldn't tell if the weather amplified their hunger and thirst or if they had always been this famished and dehydrated. Something about the summer days made them feel as though their thirst and hunger were artificial, that Earth had always nurtured its plants, and mountain waters flowed to the depths to nourish and refresh its roots. Something or someone is responsible.

“God has abandoned us poor people,” said Islam, sitting comfortably at the Café Royal.

“Not God—the *system* did,” countered Abd Al-Haqq with authority next to him.

“Both of you are wrong. Our country, our *people* abandoned us,” protested Nour facing them.

The three friends met regularly in the early mornings at the Café Royal, a café situated in Oujda, the capital of the East. They would order their coffees and talk about their frustrations, their problems. They laughed at silly things and even at serious things. They never spoke of their ambitions or dreams, for they lived in a world where dreams turned to dust. They kept their dreams locked in their hearts, as if someone might steal them. When someone spoke seriously of aspirations, they mocked it, belittled the dream, for the very seriousness behind the word “aspiration” threatened them. They exchanged opinions, but these were not mere opinions. They were firm judgments that justified their actions, their choice of words, and their shared dissatisfaction with their lives. The three friends continued to argue, each trying to find flaws in the others’ beliefs. From a distance, one might have mistaken them for intellectuals, hypothesizing and crafting theses to determine who had abandoned them. Their gestures amplified the seriousness of the conversation: Islam, with a tattoo on his palm that read “God is dead,” slowly shook his head in disagreement; Abd Al-Haqq, wearing a Che Guevara t-shirt and holding a cigarette, leaned forward, reflecting on his friends’ arguments; and Nour, with scars on his arms and two on his left cheek, suddenly stood as if ready to cast judgment, his eyes sharp and burning.

“Our people and our country are to blame. This place is plagued with know-it-all judges, judges without a sympathetic conscience, yet they are just like me and you. I can’t walk in peace without someone glancing at me as if I’m a thief or the devil himself,” said Nour.

“Nour, you are responsible for your scars, not the people,” contested Islam.

“So what? My scars tell their own story. My body reflects my story. Why should my people refuse to open their hearts to me?” asked Nour with grudge.

The people who sat at the Café Royal for hours were known to be unemployed men. They sipped slowly on their *ness-ness*, which means Half-half—coffee with milk—as if they lived in a world ungoverned by time. Some regulars would buy a coffee at 10 a.m., leave it with the waiter, and return around 4 p.m. to finish it, provided nothing new had happened in their lives.

Nour continued his tirade, blaming his country and people. The neglectful gaze of others pierced violently into his imagination, making him acutely aware of the influence of culture and public opinion on people's Islamic consciousness. To lead with good faith, to respect each other, to treat everyone equally, to tend to one's Muslim brother—these were ideals they claimed to believe in but never practiced. Some at the café grew tired of hearing Nour's voice. The customers exchanged glances as if conspiring against him, as if someone were revealing a well-kept secret.

"Be careful, Nour. Let's not start this again. As natural as your anger may seem to us, others might be offended. Let's not cross *that line*," said Islam.

Nour looked at his friend with eyes that expressed agreement. He sat down, turned to the people, raised his hand, and brought it to his chest in apology for his loud voice. He knew that those who sat for hours in the café were living their share of alienation. Otherwise, they wouldn't be here alone, their bums glued to wooden chairs, their fingers to cigarettes, their hands to coffee cups. They would be somewhere else, in the company of those who didn't judge their failures. The café was a refuge, a place where all failures burned and rose to the ceiling. Those who sat there daily became shadows, lurking at the edges of one's vision, like silhouettes hidden in the dark. They sat for hours, their cigarettes burning away their dread. They inhaled and exhaled, hoping their dread would vanish like the smoke. Everyone smoked in that café, indoors and outdoors. The smoke lingered, saturating the air, so that one left the café feeling as though they had bathed in nicotine. No one cared who sat next to them, yet they were aware of a hidden competition in the atmosphere: Who could blow the most smoke? Whose dread prevailed? Whose was stronger? In such a place, dread became the smoke that clung to the fabric of their lives, hugging their very bodies. Everyone inhaled it as if the cigarette's smoke had turned to oxygen.

After apologizing, Nour raised his coffee and told his friends, "You know, I wish life was black and white, like this coffee—devoid of chaos, at least then one could have a clear path. Either you hate or you love. Those who play dumb are aware of the stakes, yet they choose to turn a blind eye. They are the very virus that ruins us," Nour wanted to say more, but the waiter interrupted him.

"How's your mother doing?" asked the waiter, his hand on Nour's shoulder.

"She's alright. She wants to talk to you."

"Talk to me about what?"

"God knows why. Go see for yourself."

"Alright. How's school then?"

"They want to talk to you."

"Talk to me about what?"

"I need a ticket to enter a class."

"Tell me, do you want to end up like me?"

"End up how?"

"You never listen. You're stubborn. You think you can't become something because of your scars. You think people have already determined your place in this society."

"My scars are the people's scars. My scars are your scars. My scars are our mother's scars. If we're not classified by the people around us, God has already classified us," answered Nour bitterly.

"You're a know-it-all yourself. You blame others for the image they have of you. You don't try to paint yourself in a different light. People paint themselves all the time to get what they

want. Just look at me, I have done painted myself a thousand time,” the waiter asserted.

Nour stood up and told the waiter with a patient, vengeful tone, “People, will have to accept me and hear me out as *I am*. Their consciousness is limited to themselves and their interests, while mine is as deep as the scars on my body. If no one will give me a job because they think I scare people away, then maybe they’re afraid to face the truth!”

“Hah! What truth?” asked the waiter with a nervous laugh.

“The truth that I can make someone smile even when they think I look like a thief. The truth that their scars are *hidden*, and mine are *etched* on the surface of my skin!” answered Nour, his eyes burning with a desire to devour the world around him.

The people at the café remained quiet. Only the sound of burning cigarettes, short breaths, and the ticking of the clock prevailed. The Café Royal was near a busy street, yet the noise of the vehicles couldn’t suppress Nour’s voice.

The waiter reached for Nour’s coffee, grabbed the cup, and placed it on the serving plate. But before he placed behind the counter, he told Nour, “Go change walls. It will help you clear your mind and cool off.”

Nour sat back down, but his friends echoed the same sentiment.

“Nour, brother, go,” said Abd Al-Haqq.

“We’ve been warding off flies since 8 a.m., there’s nothing to do,” said Islam.

“Warding off flies is what people do in these cafés. This city has nothing else to offer. Might as well bet on who will turn right or left, or argue about who’s responsible for our situation. Someone is to blame in this forgotten city,” answered Abd Al-Haqq with a low, irritated voice.

“I need to go either way. I have something to do today,” Nour told his friends, his tone both worrying and hopeful.

“Oh, this is new! What is it?” asked Islam.

“I’ll tell you later if all goes well. I don’t want to jinx it.”

Islam seemed offended by Nour’s answer. He felt as though Nour was blaming his friends for his bad luck, as if they were bringing the evil eye upon his plans. Nour was an honest, open book, which some saw as naivety.

“Are you going to come back to finish your ness-ness?” asked Abd Al-Haqq.

“Who knows... We’ll see,” answered Nour hesitantly.

Nour stood up, left his lighter and pack of cigarettes with his friends, grabbed his backpack, and walked toward his rusty bicycle.

“Nour! You forgot your lighter and cigarettes,” shouted Abd Al-Haqq.

“No, just keep them,” answered Nour without turning back.

Islam and Abd Al-Haqq looked at each other, wondering who had been sitting with them. In the last few minutes, Nour had become someone they didn’t recognize. His actions suggested he was trying to become something much bigger than what the city would allow. Yet, deep down, they knew the laws of the city determined their aspirations. Whether God, the system, or the people and the country were responsible for their demise, one thing remained true: change is inevitable. No one lives to remain the same person, or else why live? They looked at each other as if each had realized something profound about themselves. They lowered their eyes and nodded in silent understanding.

“Listening to Nour has never been so irritating,” said Islam to Abd Al-Haqq.

“The irritating truth about our lives lies hidden somewhere behind each other’s voices,” answered Abd Al-Haqq.

“Do you think he’ll come back to finish his coffee?” asked Islam.

"I hope not," answered Abd Al-Haqq as he inhaled and exhaled the smoke from his cigarette, his tone soft.

Most of the loyal customers of the Café Royal returned to finish their *ness-ness*. The people around could tell if someone's day had been eventful simply by noticing whether they returned to the café to finish what they had left behind. It was known that those who didn't return were enjoying their time with their families, happy to share their eventful day with loved ones by bringing food to the household, hoping to soften the family's individual agony. As for those who returned, a simple nod to the waiter was enough for him to heat up their cold coffee and bring it to their table. They would light a cigarette and sip the reheated coffee as if they had never left their seat. They picked up gambling papers or news journals scattered across the tables like entertainment magazines.

The lights of the Café Royal were kept dim during the day. A person could sit in the corner and go unnoticed. There was nothing "royal" about the café. People didn't go there to enjoy its design, for the design was far from royal. They didn't return because they made friends, nor did they return to save money by sipping one coffee throughout the day. They returned so that one day they might disappear. They returned hoping that one day their *ness-ness* would be claimed by someone else.

Two friends entered the Café Royal and sat outdoors.

"I swear I feel like I'm burning," said one of them.

"This is unbearable. I keep drinking water, but I feel nothing," added his friend.

"Do you have that pack of cigarettes?"

"Yes, here. Take one."

"Thanks. I can't quit this poison. With everything happening, all my frustrations are filtered through this cigarette. If only they would think about us, invest in us young people. Maybe then I would quit. This city remains forgotten, and it always will."

"You forget about this place the moment you leave it, and the city doesn't fail in forgetting about you as well. This city, the capital of the East, without its people giving it a heartbeat, feels like a No Man's Land," added his friend.

They passed the time arguing and complaining about everything and nothing. They raised their voices in disagreement and lowered them in agreement. They sipped their *ness-ness* and puffed on their cigarettes. Some at the café grew tired of listening and feeling the heat their conversation emitted. They exchanged glances as if conspiring against them, or as if they were revealing a well-kept secret.

"We have our own problems! Enough of this lazy complaints. I don't want to hear it again. If you want to stay here, laugh, drink, smoke, or shut up," complained a man in his 30s.

"We are leaving anyway. This isn't your café."

"I'm staying. You go ahead," said his friend.

"Alright, keep the pack of cigarettes and the lighter."

"Are you coming back for your *ness-ness*?"

"Who knows... We'll see."

POÉSIE POÉSIE POÉSIE POÉSIE
POÉSIE POÉSIE POÉSIE POÉSIE

« LA VOIX MEURTRIÈRE »

EVARISTO MUENDJI

Julien s'entretient avec ses idées,
Julien est prisonnier de ses pensées,
Julien sent une présence insensée,
Julien pense qu'il doit se suicider.
Chaque seconde, minute, heure,
Suicide lui tend sa main de Dieu,
Julien ignore que c'est un leurre,
Julien veut juste fermer les yeux.

Ses oreilles meurent, bourdonnent,
Julien, lui, les bouche et les perce,
“Pardon ! Pardon !”, Julien marmonne,
Julien veut étouffer ses voix perverses.

La Faucheuse se dessine sur le mur,
Dans sa chambre, Julien se rétrécit.
“Oh, miséricorde !”, Julien murmure,
“Je veux juste dormir”, quelle inertie !

Après les cours, ses oreilles divaguent,
Julien est solitaire et un bon funambule,
Un surfer qui défie les grandes vagues,
Mais, dans sa chambre, Julien capitule.

Julien est peut-être notre cher voisin,
Il y a mille Julien dans le Limousin,
Aidons-le avant qu'il ne soit trop tard,
Avant que l'ouïe chatouille le pétard.

« DON DE LA CHANSON »

IULIIA KRAVCHENKO

La musique allume la flamme en nous
Et évoque l'oreille absolue,
Les souvenirs qui glissent
Sur la scène des chansons
A tous les goûts.

Nous connaissons bien les gens
Qui sont doués depuis leur enfance :
Michael Jackson, The Beatles,
Madonna et Rihanna,
Joe Dassin, le groupe "La Femme".

Les autres génies et leurs créations
Deviennent aussi tout proches du cœur.
Elles ouvrent l'oreille qui s'adapte,
La compétence de l'écoute
Qui attrape une mélodie
Comme les sons du silence dans la nuit :
Purs et tellement précis.
C'est la musique qui rend l'oreille aboutie !

Toute ma vie, le monde musical m'accompagne
Pour les meilleures raisons ou les moments cruciaux :
Du rock pour me redonner de l'énergie,
De la pop pour m'amuser sans souci,
Du classique, cela me calmerait,
Avec l'indie j'explore des nouveautés.

Quelle merveille ravissante
Quand la musique et l'oreille s'entendent !

« JE NE ME SOUVIENS PLUS DE TA VOIX »

YOUNA WAGNER

Je ne me souviens plus de ta voix.

De la manière dont tu disais mon nom, de la manière dont tu me disais je t'aime.

Je ne me souviens presque plus de toi.

De la forme de ton visage, des rides autour de tes yeux fatigués, du contour de ta bouche chrême.

Mais si ton visage commence peu à peu à s'effacer, ta voix est partie en premier.

Dans ma mémoire rabougrie, un son fantasmé, plus qu'une forme effacée,

Et s'étend dans le tapis de mes souvenirs, elle se confond, se trompe, se morfond, me fait crier.

Moi furie je crie.

Elle, anomalie, réside dans un silence infini.

C'était sans doute la pire horreur du temps.

De prendre ta voix, ta parole, tous les mots qui te dotaient d'identité.

Il m'a violenté, dépouillé, mutilé, abandonné, dans un muet tourment.

Car ta voix portait tout de toi ; parfums ravis, réminiscence enfantine, sourires indélébiles, restés chevillés à mon moi.

Et renfermait en son sein ce que la mer portait en son grain : l'éternité.

Mais maintenant que ce souvenir n'est plus là, que me reste-t-il de toi ?

Des mots. Un poème dououreusement écrit.

Encre noire sur fond blanc, reflète faussement l'ombre de ce que tu as été avant.

La poésie est donc mensonge tonitruant, illusion démente mais enivrante folie.

Car il n'y a rien de plus fou qu'une petite fille essayant de recouvrir la voix de sa grand-mère dans un poème inconstant.

Poésie, poésie, rends-moi l'ouïe !

Rimes désaccordées, esprit empoté et plume amochée.

Mots mis de côté, inspiration bâillonnée.

Et si, au fond, c'était moi qui n'arrivais plus à retrouver cette voix, perdue dans les recoins de mes pensées, trop éloignée pour être ratrapée ?

Que la poésie a fait de son mieux pour que je me souvienne de toi.

Que la chose qui efface le son de mon enfance n'est ni temps ni poème.

Mais en fait rien d'autre que ma propre voix.

« THE ECHOES OF THE VOID »

LOU-ANN GUITON

How blind can your ears be
To all the things you've never perceived before?
Your blindfolded faith lies quelled and unshouted,
Albeit still haunted by the echoes of a tormented loss.
I have pointed a hopeless blade towards my chest,
My heart now writhes in pain, a breathless agony.
The silence has turned to be a trenchant weapon,
That drives the Fool even more crazy.

I have dreamed a dream,
unraveling into a waking nightmare.

My essence is relentlessly tied
To a winding clock,
Where Time falters, yet never halts.

My heart is a cunning, befooled Trickster,
dancing to the sound of your mockery,
A fading sonata where now my being is chained,
In a Hell surrounded by Paradise.
And now here I stand,
Condemned, no less than diminished,
To a wandering soul swelling persistently, from the Darkness to the Abyss.

The echoes of the void,
Unending refrain,
are howling back at me:
In the end, might we choose life, shall we?

Were it to be this life, a tasteless, acrimonious fare,
I answered,
I Shall choose for its end, unrelenting peace,
Within the arms of silence.
I now withdraw.
May the romance be more cheerful with death.
And thus, may you listen,
From the hollow sight of my emptiness,
the silence of an indifferent heart.

ATELIER D'ÉCRITURE

M1 FABRI

CADAVRES EXQUIS

Au crépuscule, Marcel Proust sauta de joie et décida d'aller sur la pelouse pour se faire plaisir à Tanaland.

Alors que le salon du livre étudiant battait son plein, la plus badasse de toutes se pavanait avec un pigeon boiteux pour accoucher loin, loin, derrière la ligne d'horizon.

Durant la chasse aux sorcières, les sorcières de Salem étalèrent une idée avec des intentions fort malhonnêtes à Aixe-sur-Vienne-les-Bains.

Le jour de son anniversaire, une hirondelle oublia le chef d'œuvre de sa vie pour crier dans une piscine.

Tous les matins, avec une régularité troublante, des lutins très très laids crachent un poisson rouge un peu idiot pour s'émoustiller dans une communauté hippie en Californie. A une époque où les femmes étaient respectées, un petit chat roux chanta en latin sur le toit du Louvre pour la fête des mères, au soleil.

Il y a un an jour pour jour, Elsa s'étonnait de voir une grosse poignée de pétales de rose pour emmerder les emmerdeurs et pour pourrir les banquiers, dans les toilettes de l'avion.

Hier, précisément à 16h43, le chanteur se marrait discrètement : « Bordel, et la planète alors ? T'as vu ta tête ? Va recoiffer ta tignasse. », pour enterrer papy sous une table.

A l'époque où les Musk, Trump et autres Macron étaient réduits en bouillie-bikini, Fabrice mangea un kiwi dans l'espoir d'enfin accéder à la célébrité, dans les trous de serrure d'une capsule extraterrestre.

A l'époque des dinosaures (et non je ne parle pas de ma mère), un chat noir fit des claquettes sur une branche de mimosa pour enterrer Marcel Proust, avec du typex, dans une poubelle.

Dans 5000 ans, la belle Hélène, mais pas la poire, contemplera en silence la symphonie des éclairs au chocolat pour éviter de mourir sur un nuage.

La nuit passée, un vieux chevalier dansa avec son voisin de palier pour épater la galerie, saperlipopette ! à Toulouse.

Il y a cinq minutes, les étudiantes de la fac de Lettres de Limoges habitaient le cheval pour la paix dans les marais salants.

Là, maintenant, tout de suite, les jeunes délinquants jetèrent par la fenêtre une poubelle sans vraiment savoir pourquoi, au pieu.

Il y a fort longtemps, ma mère crachait des Kinder Bueno sur la banquette arrière qui pue la clope, pour le spectacle de Noël au royaume des zhommes où le mal est roi.

TEXTES À CONTRAINTES

Dans la pénombre d'une vieille bibliothèque poussiéreuse, éloignée du reste de la boutique par une aura mystique, un sablier trône sur une table en bois recouverte d'un drapé rouge brodé d'or. Le verre, fissuré par endroits, laisse tomber des grains le long du bois, comme un rappel du temps qui s'échappe. Cette partie de la boutique, silencieuse et religieuse, semble figée dans un temps ancien et révolu, aux objets chargés d'histoire et de souvenirs.

La lumière tamisée d'une faible bougie vacillante projette une faible ombre dansante et mystérieuse sur le mur, rendant l'atmosphère lourde de secret mais apaisante de pureté. Les grains du sablier chutent lentement de façon rythmée comme une vieille musique oubliée, trop ancienne. Assis près du sablier, un vieil homme, aux mains ridées et tremblantes, observe le spectacle du temps qui s'échoue dans le sablier. Son esprit, loin, semble ne pas remarquer le sablier alors qu'il le regarde longuement. Il tend une main, cherchant à entrecouper le temps qui file, à retenir le temps dans ses doigts anciens, retarder l'inévitable, devenir inéluctable.

Il soupire, se ravise et retombe lourdement sur son fauteuil qui ne détonne pas du reste de ce tableau vivant. Je touche le drap en velours rouge dans mon dos, intimidée.

- Monsieur ?

Il se redresse, ouvre les yeux lentement et me fixe de ses iris sombres.

- Cette partie de la boutique est interdite aux visiteurs.

- C'est madame Ferrantini qui m'a demandé de venir chercher un carton ici. Ce sablier est magnifique, comme magique.

- Il appartenait à ma femme, vous êtes une amie de ma petite Marlena ?

Je n'ose pas lui dire que non alors je hoche la tête en espérant qu'elle ne m'en veuille pas. Marlena, son prénom roule dans mon esprit et désire le faire sur ma langue. Marlena, Marlena Ferrantini peut causer ma perte, je regarde le sablier. Mon temps est compté et celui avant que je ne m'éprenne d'elle sans mégarde l'est d'autant plus.

VANYA NYSSA

Le musée de la magie venait d'ouvrir ses portes. Depuis 10 ans qu'il était en travaux, c'était là un événement historique. Pour l'occasion Harry avait obtenu une place gratuite pour la première visite guidée. Celle-ci semblait prometteuse car pour l'événement le nouveau directeur du musée avait récolté de nombreux artefacts rares et intrigants. En pénétrant le hall ce fut un spectacle psychédélique qui s'offrit à Harry. Les œuvres d'art parlaient aux visiteurs et les statues organisaient des reconstitutions historiques alors que les escaliers et les couloirs s'imbriquaient les uns dans les autres dans un mélange aussi harmonieux qu'hallucinant.

Harry était perdu entre toutes les fantaisies qui s'offraient à lui. C'est alors qu'un tremblement de terre terrible mit fin à sa rêverie. Prises de panique, les œuvres d'art vivantes se mirent à courir vers les sorties. Les animaux empaillés se faisaient écraser par des blocs de pierre tombés des voûtes. Les peintures du plafond se craquaient et la structure même du bâtiment ne semblait tenir qu'à un fil. Une faille s'ouvrit sous les pieds d'Harry pour lui révéler le cadavre d'une jeune femme dont le crâne était fragmenté et épars autour de sa carcasse.

Le corps s'anima et un fantôme s'en échappa, comme libéré par le tremblement de terre. Alors que celui-ci semblait s'arrêter et que les visiteurs se rassuraient mutuellement, le fantôme s'éleva au-dessus de l'assemblée et d'une voix grinçante et empreinte de haine elle hurla : « Mc Clingor, montre-toi ! Et viens confronter tes péchés ! ». Sans même attendre une réponse, le spectre s'enfonça dans le sol du musée et le calme revint enfin. Tout du moins c'est ce que les plus crédules auraient pu croire.

Les animaux empaillés et les fossiles prirent alors vie, possédés par les pouvoirs nécromantiques de la goule. La débâcle fut terrible. Les survivants de la catastrophe tentèrent de s'enfuir mais les portes avaient disparu. Les fenêtres ne menaient plus à l'extérieur mais dans d'autres pièces. Le musée lui-même était devenu vivant et, tel un monstre apocalyptique, dévorait les visiteurs malchanceux. Harry sortit en urgence sa cape d'invisibilité et se cacha dans un coin du musée délaissé par les créatures fantastiques qui poursuivaient les intrus. Un homme trébucha et un oiseau-tonnerre l'attrapa dans ses serres avant de le fracasser trois fois de suite contre le marbre blanc désormais souillé d'un liquide écarlate.

Harry revint dans le hall dans l'espoir d'y trouver une sortie mais tout ce qu'il y vit fut les ruines de ce qui quelques minutes avant était encore un musée récemment rénové. Un homme qui devait approcher la quarantaine et qui portait une redingote pourpre s'avança au centre du hall et clama haut et fort : « Je suis là ! Que me veux-tu, fantôme ? ». La banshee tourmentée jaillit hors d'un mur et grinça : « Ne me reconnais-tu donc pas ? Ne reconnais-tu pas ta fiancée ? La femme que tu as condamnée à la mort ! ». Le visage de Mc Clingor pâlit et dans un ultime espoir de rédemption il chercha à racheter ses fautes en flattant le fantôme. Envirée par la rage, celle-ci projeta le vil flatteur contre un mur.

Les yeux larmoyants, il implora sa clémence. Sa réponse fut sifflante et glaça le sang d'Harry, toujours caché sous sa cape d'invisibilité : « Tu m'a laissée pour morte, alors meurs à ton tour. ». Il se mit à genoux et, le front contre le sol, supplia sa fiancée fantôme

de l'épargner ; ce musée était son but dans la vie, il ne voulait pas mourir avant de l'avoir rendue célèbre. « Aurais-tu vraiment oublié ? Ces raisons mêmes que tu implores pour ta vie, sont celles selon lesquelles tu devais me laisser mourir. Tu aurais dû me porter malgré ma jambe brisée ! Mais tu as préféré m'abandonner pour sauver ta peau ! ». Elle s'enfonça alors dans les murs du musée et soudain la balustrade du fond du hall prit la forme d'un visage. Le musée et le spectre ne faisaient désormais plus qu'un et sa voix sinistre résonna tout autour de sa victime : « Tu m'as regardée me faire écraser par les décombres de ton musée lors de l'éboulement d'il y a 10 ans ! Alors aujourd'hui, meurs ! ». Les dalles de marbre qui componaient le sol du musée s'élèverent et s'assemblèrent pour former deux murs qui se rejoignirent d'un coup, réduisant à l'état de souvenir le directeur Mc Clingor. Un œil s'écrasa aux pieds d'Harry qui ne put réprimer un cri de terreur. Il eut peur d'être le prochain, mais sa délivrance arriva. Ron et Hermione entrèrent dans un tumulte résultant d'une explosion causée par la brigade anti-monstres du Ministère de la Magie. Leur équipe de choc se déploya et en quelques sorts la banshee fut scellée dans une urne magique. Harry sortit de sa cape et enlaça ses amis. Plus jamais il ne quitterait Poudlard durant les vacances. Ce n'était peut-être pas le lieu le plus calme mais au moins il était en sécurité. Tout du moins c'est ce qu'il croyait.

ANONYME

Voilà, sportifs : ici gît Paris !

L'OM.

(*texte sans « e », contrainte de lieu : « stade sportif en pleine finale »*)

ANONYME

I align words
My mom told us long ago
“In sounds you may trust”
I put words on my lips
Always, I try to fold my harmony in six
To find a word I'll might put on you
On us

(*texte sans « e »*)

ANONYME

Zoé et Quentin étaient des amis d'enfance. Ils étaient allés à la même école, tout petits, puis ils avaient suivi les mêmes cours de magie. C'était grâce à l'aide de la famille de Quentin, qui était une des familles de druides les plus influentes de la région. Dans leur immense manoir, il y avait de grandes bibliothèques, de longs couloirs, des milliers de pièces secrètes et de passages dissimulés. Quentin se disait que les manuscrits les plus précieux, les livres les plus mystérieux, les ouvrages les plus sacrés étaient cachés quelque part entre ces murs.

Ce soir-là, Quentin organisait un bal masqué. Une réunion des plus grands druides de la région, où Zoé avait été très gentiment invitée par son ami. C'était l'occasion ou jamais d'aller fouiner dans les couloirs du grand manoir, un masque sur le visage, cachée. La nuit tombée, les portes grandes ouvertes, du manoir s'échappait un air de musique. Zoé parcourut la grande salle de réception et attrapa au vol un kiwi pour se donner une contenance. Ce qu'elle cherchait, c'était le joyau de sa profession, le graal des poètes : Le *Livre scellé des Poètes Anciens* qui renfermait la vérité de la poésie.

Zoé se dissimula dans l'ombre d'une colonne et, à petits pas, disparut dans un couloir étroit.

ROSE FERRÉ

(Utiliser toutes les lettres de l'alphabet, contrainte de lieu « bal masqué », de personnage « une poétesse », d'émotion « loyauté », d'objet « un livre scellé », de périplétie « une chance se présente »)

Comment s'était-elle retrouvée là ! Elle n'en avait aucune idée. À 87 ans, cela faisait longtemps qu'elle ne sortait plus de chez elle, même ses courses lui étaient livrées sur son perron. Hier soir, comme d'habitude, elle avait pris sa soupe aux carottes à 18h00, avait tricoté jusqu'à 19h30, puis s'était couchée. Alors qu'est-ce qu'elle foutait dans un labyrinthe digne d'un film d'horreur ?

Tout est sombre, et Nicole commence sérieusement à se demander si elle n'est pas folle. Cela fait maintenant trois ans qu'elle n'a pas vu son fils, depuis la mort de son mari. Il lui ressemblait trop, elle n'avait pas supporté sa présence. Alors elle lui avait demandé de partir, et ils ne s'étaient jamais revus.

Comment s'était-elle retrouvée là ? Elle ne sait toujours pas, mais elle va tenter de sortir. En regardant autour d'elle, Nicole ne voit rien de plus que des cloisons en béton et une nuit orageuse. La pluie commence doucement à tomber, et bien sûr elle n'a pas son parapluie. Ni ses lunettes. Et ça, c'est impossible. Elle ne sort jamais sans sa paire de lunettes. Le doute s'installe. Ce n'est peut-être qu'un cauchemar. Il faut qu'elle se réveille. Alors elle attend. Elle attend. Encore un peu.

Comment s'était-elle retrouvée là ? Elle ne sait toujours pas. Mais elle est terrifiée. Cela fait des minutes, peut-être des heures, voire des jours qu'elle est là. Elle tente d'avancer, se cogne dans les coins, et continue de s'enfoncer dans le noir. Elle hésite, gauche, droite, tout droit ?

Elle a toujours préféré la gauche, la droite étant trop individualiste pour elle. Va pour la gauche. Quelque chose brille sur son trajet, si elle n'était pas aussi craintive elle se précipiterait dessus. Mais en tant que femme prudente et terrorisée, elle s'approche à pas de loup de la source de lumière... qui n'est qu'une vulgaire plume. Une plume de pigeon en plus ? Elle est tout de même jolie, donc elle la ramasse pour sa petite fille. Sa famille lui manque. La ville lui manque. Vivre lui manque. Si elle arrive à sortir d'ici, elle appellera son fils, ira se promener dans sa forêt préférée et fera enfin ce tour du monde qu'ils avaient commencé à organiser avec son défunt mari. Des larmes coulent sur ses joues.

Comment s'était-elle retrouvée là ? Aucune importance, car elle va en sortir et entamer une nouvelle page de sa vie, la plus belle.

TIFÈNE

(répéter 4 fois une expression, contrainte de lieu « *labyrinthe* », de personnage « *une personne âgée* », d'émotion « *doute* », d'objet « *une plume d'oiseau* », de périplétie « *une réussite inattendue* »)

En cette soirée pluvieuse, une goutte d'eau s'échappe du toit abîmé pour atterrir sur les genoux frêles d'un jeune garçon. Il ne tremble plus, trop habitué au manque de chaleur de cette vieille maison abandonnée. Un éclair frappe et éclaire le salon le temps d'une seconde. Puis le silence revient. Le garçon ne bouge toujours pas, les yeux fermés, il dort. La tempête fait rage à l'extérieur, les volets en bois craquent et tapent contre les fenêtres brisées. Le vent s'immisce à l'intérieur et caresse le visage du petit garçon, il ne bouge toujours pas. Le tonnerre gronde en fond, prêt à déloger cette bicoque sombre et fragile. Un éclair, plus fort que les autres, illumine la pièce de nouveau et la porte censée protéger la maison s'effondre d'un coup sec. La lumière ne disparaît pas, comme pointée spécifiquement sur ce jeune garçon et son corps immobile. Il ne respire plus, et ce depuis longtemps, bien avant cette tempête destructrice.

Les jours d'après, on pourrait presque croire que cette maison n'a jamais existé. Il ne reste que des débris et aucun souvenir de l'enfant.

ELSA PREVOST

(*Contrainte de personnage « un enfant », d'objet « un éclair »*)

Jonathan n'a peur de rien. Du moins, c'est ce qu'il ne cesse de répéter depuis bien des années. Bien sûr on a essayé de l'effrayer, avec des histoires, des déguisements, en lui parlant de l'avenir du monde... En vain. Sa petite amie, Mina, s'interroge parfois sur cet étrange comportement, « On a toutes peur de quelque chose dans la vie. De quoi as-tu peur ? » Mais elle n'obtient jamais de réponse. Jusqu'à un certain soir...

Alors que le couple rentre d'un dîner entre amis, il est surpris de remarquer que la lanterne de leur jardin est allumée. Pourtant, Mina en est sûre, elle l'a éteinte en rentrant hier soir après avoir promené leur chien dans le jardin. Et la bougie n'aurait jamais tenu autant de temps ! Jonathan décide d'aller voir ce qui éclaire ses rosiers, en se disant que c'est sûrement sa femme qui a eu une absence et que la bougie était plus grande que dans ses souvenirs. Après tout, cela arrive. Et pourtant, ce n'est pas la lanterne que sa femme utilise tout le temps. Celle qui se trouve sur la table d'extérieur est en fer blanc, ornée de flammes, et la lumière qu'elle projette est aussi vive qu'un feu. Le jeune homme, surpris, tente d'éteindre la bougie, mais il ne parvient pas à ouvrir la lanterne, et plus il essaie, plus la lumière est vive. Ayant peur de déranger le voisinage, il décide de rentrer avec la lanterne. Mina déjà changée afin de se mettre au lit, regarde l'objet avec curiosité. « Laissons-la s'éteindre dans la nuit. Je l'amènerai ensuite chez l'antiquaire afin de savoir s'il sait d'où vient cet objet. » décide son époux, mais au fond, Mina sent que ce ne sera pas si simple.

Et effectivement, le lendemain, la lanterne n'est toujours pas éteinte. Ni le matin au réveil, ni le soir quand Jonathan rentre du travail. Et plus il souffle dessus, plus la lumière semble puissante. Cela commence à hanter ses pensées, de jour comme de nuit. Il voit sans arrêt cette lanterne qui ne s'éteint jamais. A aucun moment ! Au bout d'une semaine, il perd patience « Si elle ne s'éteint pas d'elle-même, je vais régler cette histoire. » Pris d'une frénésie nouvelle, et de tremblements qui ne lui ressemblent pas, il entraîne la lanterne dans le jardin, son chien Renfield le suit sans cesser d'aboyer, ce qui rend nerveux Jonathan. Arrivé au puits que le couple Harker partage avec ses voisins, l'homme jette la lanterne. Quand la flamme rencontre l'eau, un feu infernal remonte du fond du puits et la fumée fait s'évanouir Jonathan qui tombe au sol, toujours sous les aboiements de Renfield qui deviennent de plus en plus faibles. Alors une voix résonne dans l'esprit de Jonathan « Je ne m'éteindrai jamais, mais toi, tu regretteras toujours ton acte. »

Quelques heures plus tard, Jonathan se réveille dans son lit. Mina à son chevet, elle passe un tissu mouillé sur son front avec attention. Derrière elle... la lanterne, toujours allumée. « Tu étais évanoui près du puits, Renfield hurlait, et la lanterne était au-dessus de toi... Que s'est-il passé Jonathan ? » Mais ce dernier n'avait pas de réponse, il fixait simplement la lanterne avec... terreur. Jonathan avait peur.

KRYSTAL MADIOT

(*Contrainte d'objet : « une lanterne qui ne s'éteint jamais »*)

Giovanni regardait avec fierté, et un peu d'émotion, le champ d'oliviers et celui de citronniers qui l'entouraient. Tout cela, il l'avait bâti de ses propres mains. Il les avait tous plantés lui-même, puis il avait pris soin d'eux durant des années, jusqu'à ce qu'il devienne l'empereur de l'île, le roi de l'or vert et jaune. Pour cela, il avait un secret de fabrication qu'il fallait maintenant transmettre à sa fille. Son unique héritière...

Il regarda sa montre. 15H45. Ils étaient censés se retrouver à 15h30. Et la barre réseau de son portable était au minimum. Il soupira et monta dans son véhicule tout terrain, direction la dépendance de la maison familiale. Relativement éloignée de l'imposante bâtisse en pierre, elle était au bord de la falaise, accessible seulement par un petit chemin pierreux impraticable en voiture, même pour celle de Gio. Depuis deux ans, Agatha y avait emménagé.

Le soleil de plomb lui fit retirer sa veste de costard et ouvrir les trois premiers boutons de sa chemise, dévoilant son torse poilu. Le chant des cigales fut bientôt couvert par de la musique forte, des cris, des rires, et des « ploufs ». Des « ploufs » ? Il contourna par le jardin et fit face à une scène des plus choquantes : des jeunes gens à moitié nus se baignaient dans une piscine dont Giovanni ne connaissait pas l'existence jusque-là. De grosses enceintes diffusaient du rap à un volume sonore bien trop élevé. Au milieu de la piscine, sa fille sans haut de maillot de bain qui venait de sabrer une bouteille et s'arrosoit allègrement le torse. Giovanni détourna très vite le regard, espérant seulement qu'elle portait au moins le bas. Pour faire fuir les inopportuns, l'homme avait la solution.

Il s'éclipsa, revint à sa voiture et ouvrit le coffre. Il saisit son fusil, caressant sa crosse avec tendresse. Lui et ce vieux compagnon en avaient vécu des aventures... Le calant sur son épaule, il repartit vers la fête en sifflotant. Il n'aimait pas jouer les trouble-fêtes, mais il était temps de mettre un terme à celle-ci, et par la même occasion de révéler à Agatha le secret du terreau qui permettait de si bien nourrir les arbres, et de doubler leur capacité de production. Une fois arrivé sur place, il se mit à tirer dans le tas, sans s'annoncer. L'effet de surprise en était encore meilleur... Les cris de terreur remplacèrent ceux de joie, puis quelques balles bien placées plus tard il n'y eut plus que les sanglots d'Agatha. S'approchant d'elle, il la vit frissonner de terreur, alors il lui caressa les cheveux d'un geste paternel. « Tu comprends maintenant... ».

Oui elle avait compris. Elle avait compris que son père était un criminel, un fou à lier. Elle avait compris pourquoi leur terre était si ocre, au lieu de l'habituelle blancheur sèche de celle des autres plantations de l'Île de Beauté. Elle avait compris que cette folie ne s'arrêterait qu'avec elle et avec la mort de son père, là tout de suite. Elle prit le fusil à son tour, et lui tira dessus une fois, en pleine poitrine. Il tomba dans la piscine qui bientôt prit une couleur rouge rubis.

LUCIE GENAILLE

(la Corse, un criminel, une pool party, une chute, et une chute surprenante)

Elle nageait dans l'onde
Corse-citronniers, nulle bombe
Pool party chez Colonna.

(*la Corse, un criminel, une pool party, forme de haïku*)

ANONYME

Virons, volons, valsons, un bal inouï a conquis Paris ! Fin 1923, à la radio on s'alarmait d'un putsch à Sofia, d'un assassinat à Corfou, d'inflation dans la Ruhr, mais pour moi la radio n'avait aucun attrait, surtout quand la saison affichait l'apparat du carnaval : partout l'on riait, partout l'on s'aimait !

Du Gros-Caillou à Saint-Thomas-d'Aquin, du Palais Bourbon à Matignon, tout Paris gambadait aux sons du tam-tam, sans conflit, sans soldats : tambour jovial suivi d'un gai flûtiau, du moins m'a-t-on dit ça. Pris dans un flot d'illusions, soumis à d'ambigus plaisirs, Chaillot avait un air fripon, s'acoquinant aux souris du Marais ou aux titis qu'on voit à Clignancourt. Un pays tout uni jubilait à loisir, avisant profusion d'atours plaisants — marquis, manants ou malandrins, un brigand brandissait son faux fusil, un courtisan portait son pourpoint arrondi, Scaramuccia dansait un fandango, fulguration, fracas, Figaro-ci, Figaro-là... Mamma mia, là-bas rôdait un gang obscur ; ni six ni huit, l'impair faisant ici loi — jaloux, courroux, grigou, glouton, bouffi, oisif, lascif (si Satan conduisait un bal, il aurait là pouvoir pontifical) : tu faiblis, tu finis à croupir au fond d'un trou brûlant, parmi dragons cornus ou diablotins fourchus.

Dans mon habit royal, j'avais aussi pris part au bal : François II, un lys pour attribut, galons d'or à mon col (au palais donnant sur Rivoli, j'avais vu un « portrait du dauphin » ma foi fort joli, instructif au surplus). Incognito quoiqu'un poil fanfaron, j'allais d'un pont au suivant, sautillant ici ou là, flânant sur un quai puis son vis-à-vis, tantôt parlant aux passants, tantôt flattant un charmant brin d'amour... quand soudain, au bout du trottoir, voici qu'arriva Mary Stuart ! Hasard ahurissant, moi qui pour avatar avais choisi son doux promis !

Du haut du sourcil à l'os nasal, un loup à pourtour d'or masquait son ravissant minois. D'où sortait donc un si mignon tissu, où l'avait-on vu ? Loin du Mont-Blanc, pas à Turin, pas à Milan, plus loin, toujours plus loin... mais oui, piazza San Marco, au carnaval où palais, canaux, ponts aux soupirs sont pris d'assaut jusqu'au mardi gras ! Mary portait un domino tout blanc, si blanc qu'on aurait dit l'animal au long cou qui va parfois voguant sur un lac savoyard. Un bottillon pointu paraissait sous l'habit, un talon sûr frappait un sol glissant... moi qui m'abîmais dans ma divagation, j'imaginais tant d'appas !

Ô grisants frissons, divins transports, vision du Paradis ! Captif, tout acquis à son subtil parfum d'anis, à son avant-goût d'inconnu, j'abdiquais ma volition. Un court instant, un laps insignifiant, un cil qui bat, un flash aussitôt aboli, j'avais cru voir un accord à l'unisson... qu'y avait-il sous son anonymat qui m'affolait ainsi ? Son soupir avait-il trahi

un amour naissant ? Un soupçon brouillait ma raison, un clair-obscur baignait mon imagination, puisqu'au bas d'un front si pur, un brocart dissimulait toujours la part qui aurait traduit son moi profond sans quiproquo. Car jamais on n'a lu dans l'iris, si clair soit-il (ô, plus qu'aucun azur !), l'agitation, la passion animant un poitrail si l'on n'y associait ni l'air ni la voix...

Mais qui, mais qui ? Mary, alias qui ? Who art thou, O Mary? Du palais royal parut jaillir un mot, puis trois, puis cinq... las, d'audition n'ai point : pavillons sourds, tympans où nul bruit n'accourt, François n'a pu saisir aucun son. Aussitôt Mary disparut : à mon grand dam, j'avais vu fuir son fascinant mais sibyllin contour. Dans un magma humain, où courir, par où partir, où assouvir ma soif ? J'ai parcouru Vaugirard, quittant l'intra-muros pour aboutir au quai d'Issy, pris un taxi jusqu'à Ivry, un train à strapontins jusqu'à Pantin, mais tout mon art fut vain.

Sitôt à la maison, j'activai mon ciboulot, cogitant, ruminant : « Mon gars, pour la voir il va falloir fournir un travail colossal... Autant offrir aux flots, moi Robinson sur son îlot, un mot dans un flacon, un avis dans un carafon, un signal dans un litron : tant pis, buvons ! » Alors vint l'illumination : un signal ? Oui, bon sang, un signal ! Mon plan m'apparut, hardi mais parfait : à cinq ou six gaillards munis d'outils montagnards (harnais, pitons, cordons, crampons, godillots à clous), formant un commando alpin, nous gravirons la tour qui dans Paris fait un grand A, partant du champ martial puis grimpant tout là-haut, piratant la radio qui s'y installa voici un an pour qu'un signal soit transmis — ma sollicitation, ma supplication, mon cri : qui la connaît ? Si j'ai pu la voir, un quidam assis dans son sofa pourrait-il savoir ? Ô toi là-bas dans ton salon, qui as la TSF sur ton bahut, la connais-tu, la connais-tu ?...

B. ROUBY

10 contraintes : le sommet de la tour Eiffel, un roi et une reine, euphorie, un masque vénitien doré, un texte qui se termine par une question, une limitation physique durable, l'oreille, des rimes internes, quelques airs musicaux qu'on reconnaîtra peut-être, pas de E (Trois traits horizontaux partant d'un bâton tout droit : un signal transcrivant un son omis dans mon manuscrit — banni, proscrit, tant pis pour lui !)

COMPTEES

R
E
U
D
U
S

COMPTEES RENDUS

COMPTEES RENDUS

COMPTEES RENDUS

ORBITAL, SAMANTHA HARVEY

ANTOINE GRIVEL

Orbital, Samantha Harvey, Flammarion, 2024

Blaise Pascal dans la Station spatiale internationale

La littérature blanche s'aventure rarement dans l'espace, comme si le cinéma et la science-fiction se l'étaient approprié. Je n'en ai aucune fascination particulière, et ai pourtant été tout à la fois enchanté, envoûté, terrassé et anéanti par ce livre, que j'ai lu tout doucement pour ne pas fondre en larmes et que le plaisir de la découverte du texte dure plus longtemps.

Orbital raconte une journée – 16 orbites – des six astronautes de la Station spatiale, leur quotidien le plus prosaïque (l'alimentation, le sommeil, le sport, les expériences scientifiques), et explore le vertige existentiel d'être dans l'espace. La veille, l'astronaute japonaise, Chie, a appris le décès de sa mère. *Orbital* parle du deuil, de la mélancolie – mais peut-on seulement devenir astronaute sans ? Pour quelle autre raison vouloir transcender à ce point sa condition humaine ? –, de la Terre et de l'humanité. Rien que ça, et en 220 pages.

On est saisi, comme à la lecture de Pascal, par la vanité de l'existence représentée ici à son acmé dans l'exploration spatiale – pourtant dérisoire face à l'immensité de l'univers. L'infiniment grand, l'infiniment petit, tout ça... Ce livre est un tour de magie permis par l'écriture contemplative de l'autrice, un enchantement couvert d'un voile de tristesse, hanté par la peur pascalienne du silence éternel des espaces infinis. Les descriptions de la planète sont saisissantes, tout en restant très simples – qu'y a-t-il d'autre ?

« Quand la trappe est ouverte, quand vous sortez du sas et que vous vous retrouvez dehors, quand vous lâchez prise, il y a deux objets que vous pouvez voir dans l'Univers – la station spatiale et la Terre. Ne regardez pas en bas, vous dit-on – concentrez-vous sur vos mains, sur votre tâche, jusqu'à ce que vous vous soyez habitué. Elle a regardé en bas, comment ne l'aurait-elle pas fait ? La Terre culbutait en dessous d'elle à vive allure. L'incroyable Terre nue. » (pp. 109-110)

Samantha Harvey a travaillé le rythme du récit pour vous cueillir au détour d'un paragraphe. Elle passe « de l'anecdote à l'idée », pour reprendre la formule de la philosophe Barbara Cassin : Pietro réfléchit à la notion de progrès en mangeant des simili *mac and cheese* ; Nell se souvient du traumatisme que fut pour elle la désintégration de la navette *Challenger* en 1986 en réfléchissant au rapport de l'espace avec le néant. Et

finalement, la Terre, la vie, l'espace, la mort, l'éternité, la solitude, tout ça n'est qu'une question de point de vue ; d'où la mise en regard passionnante d'une des tartes à la crème de l'histoire de la peinture, les fameuses Ménines de Vélasquez, avec la photo du premier alunissage prise par Collins, contenant toute l'humanité sauf lui, ou l'inverse.

Pascal se demandait pourquoi diable ne sait-on pas demeurer au repos dans sa chambre. Encore aujourd'hui, tout notre malheur vient de là. Après avoir lu *Orbital*, on lui répondra qu'outre le malheur, il y a aussi la plus belle littérature, une consolation par la beauté des mots. Pas de voyage spatial en restant dans sa chambre ; ou uniquement comme ça, pour nous, lecteur·ices. Le mari de Nell lui dit que s'il était à sa place, il « *passerait son temps à pleurer, désarmé devant la beauté nue de la Terre* » (p. 133), inutile à la mission, et qu'on l'euthanasierait dans l'intérêt général. Mieux vaut pleurer en lisant *Orbital*, désarmé mais transcendé par la beauté de la littérature, au repos dans sa chambre.

LORSQUE J'ÉTAIS QUELQU'UN D'AUTRE, STÉPHANE ALLIX CYNTHIA URBANIAK

Stéphane Allix est un écrivain, conférencier, journaliste, ancien reporter de guerre en Afghanistan, créateur de la série documentaire « Les documentaires extraordinaires » diffusée sur M6 et cofondateur de l'INREES (Institut de Recherche sur les Expériences Extraordinaires). C'est lorsque son frère a trouvé la mort dans un accident de voiture en 2001 à Kaboul que Stéphane Allix a commencé à s'interroger sur la possibilité d'une vie après la mort, sur la vie antérieure et la réincarnation, définie comme survivance de la conscience hors du cerveau.

Son livre intitulé *Lorsque j'étais quelqu'un d'autre* part d'une expérience qu'il a vécue en Amazonie, où il a pratiqué des rituels chamaniques. À cette occasion, Stéphane Allix a eu une vision d'une scène de guerre : il a vu mourir un homme devant lui sur un champ de bataille, touché par un éclat d'obus à la gorge. Il a alors décidé de partir sur les traces de cet homme, qui s'est avéré être un soldat allemand du Troisième Reich nommé Alexander Hermann, mort en octobre 1941 en Russie. À la suite de cette expérience, l'auteur s'est demandé si le soldat pouvait être l'une de ses vies antérieures.

Le livre est essentiellement une enquête journalistique consacrée à la recherche d'un soldat du Troisième Reich : on part sur les traces de la vie de ce soldat. Par le thème de la vie antérieure, le livre s'inscrit aussi dans le domaine des spiritualités. L'objectif de *Quand j'étais quelqu'un d'autre* est en effet de s'interroger pour ouvrir son esprit à des hypothèses possibles et de remettre en question les paradigmes de la pensée matérialiste. La force du récit est dans les émotions vécues par Stéphane Allix, qui nous plonge dans l'histoire comme si nous vivions en même temps le livre. L'enchaînement des chapitres tient le lecteur en haleine du début à la fin.

Les rapports entre science et spiritualité peuvent diviser, et la réincarnation est un vrai sujet de débat et de controverse. On peut citer le professeur Louis Bélanger, de la faculté de théologie de l'Université de Montréal, qui enseigne les phénomènes touchant à la réincarnation, ou le psychiatre américain Ian Stevenson, professeur à l'Université de Virginie, qui a passé une grande partie de sa vie à étudier les phénomènes de réincarnation, dont il a pu recenser 1400 cas dans le monde, dont quelques cas d'enfants qui semblaient se souvenir d'éléments de vies antérieures. Ce sujet a aussi été analysé par Ian Wilson, journaliste d'investigation spécialisé dans le paranormal, qui a repris certaines des enquêtes menées par Stéphane Allix pour conclure qu'il n'y avait aucun élément décisif prouvant que Stéphane Allix serait la réincarnation d'un soldat allemand.